

# Arendt, Césaire, Nkrumah, le racisme et l'impérialisme<sup>1</sup>

Jean Peutetre Mpele,

Docteur ès Sciences Politiques des Universités de Lausanne (Suisse) et Paris 8 (France), il enseigne l'histoire des relations Nord-Sud à la Faculté des Sciences sociales et politiques de l'Université de Lausanne.

## Résumé

Hannah Arendt est l'une des premiers penseurs du XX<sup>e</sup> siècle à avoir établi la relation entre le nazisme et la violence des puissances impériales européennes dans leurs empires ultramarins. Elle a considéré la violence nazie comme une application à l'Europe des méthodes éprouvées par l'impérialisme occidental en Afrique et en Asie, de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle à la première moitié du XX<sup>e</sup>. Toutefois, le mérite d'Arendt est à relativiser, car sa lecture de l'impérialisme est encore tributaire de l'occidentalo-centrisme. Sa pensée foisonne de clichés sur les peuples colonisés et post-coloniaux. Par le fait d'une certaine négligence de l'histoire concrète, elle fait même preuve, dans les années 1960-1970 – de la guerre du Vietnam et autres faits – d'une certaine presbytie à l'égard de l'impérialisme et du racisme états-uniens, selon une tradition bien enracinée. C'est ainsi que, confronté à l'analyse de l'histoire impériale par certains de ses contemporains/es, ressortissant/es des colonies et des post-colonies, Aimé Césaire (un critique acerbe du colonialisme, l'ayant aussi présenté, presque au même moment et indépendamment d'Arendt, comme un prodrome du nazisme) et Kwame Nkrumah (un analyste du néo-colonialisme des années 1950-1960) en l'occurrence, son humanisme réputé devient caractéristique de l'humanisme provincial dominant dans l'intelligentsia occidentale et qui n'a cessé de susciter la colère de nombreux/nombreuses intellectuel/les des colonies et des post-colonies.

Dans le cadre du colloque, il est intéressant d'envisager la question de la colère, de la soumission et de l'insoumission, depuis un axe important de réflexion d'un des auteurs pris en considération, - Hannah Arendt -. Dans son œuvre, ce qu'elle montre sur l'impérialisme colonial, qu'elle considère comme un laboratoire du totalitarisme nazi, est fondamental pour réorienter la pensée critique. Les apports de l'histoire contemporaine à la théorie politique du XXI<sup>e</sup> peuvent contribuer à un déplacement critique pour envisager à la fois certains axes originaux de sa pensée qui n'ont pas forcément été mis en valeur et inviter à un dialogue critique avec d'autres auteurs africains : Césaire et Nkrumah. Un tel déplacement peut contribuer à un travail de réflexivité et de décentration utile.

ooo

Dans le deuxième livre de son triptyque *Les origines du totalitarisme*, intitulé *L'impérialisme*<sup>2</sup>, Hannah Arendt, figure consacrée de la pensée politique contemporaine, évoque l'impérialisme colonial comme un laboratoire du totalitarisme nazi. La soixantaine de pages qu'elle y consacre légitime l'audience croissante récente de sa réflexion. Depuis quelques décennies en effet, la supposée « faillite du marxisme en tant qu'outil d'analyse et projet totalisant<sup>3</sup> », la restauration ambiguë des « droits de l'homme » et de la « philosophie du sujet<sup>4</sup> », semblent remettre au goût du jour l'analyse de la généalogie de la barbarie nazie. Dans cette contribution, nous nous proposons d'envisager les écrits d'Hannah Arendt sur les phénomènes de l'impérialisme (colonial et postcolonial) et du racisme en fonction de ce qui peut se donner à lire chez certains de ses contemporains ; auteurs moins connus mais non moins intéressants. Il s'agit d'Aimé Césaire (1913-2008), poète, essayiste et homme politique français de la Martinique, auteur du *Discours sur le*

---

<sup>1</sup> Caloz-Tschopp Marie-Claire (dir.), p. 223-237. La colère une passion politique ?, Actes colloque, Colère, courage et création politique, Paris, éd. L'Harmattan, vol. 3, 2010, p. 237-251.

<sup>2</sup> *Les origines du totalitarisme. L'impérialisme*, Paris, Seuil, 2006 [1<sup>ère</sup> édition : 1951].

<sup>3</sup> Achille Mbembe, *De la postcolonie. Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine*, Karthala, Paris, 2000, p. 15.

<sup>4</sup> Didier Eribon, *D'une révolution conservatrice et de ses effets sur la gauche française*, Paris, Léo Scheer, 2007, p. 93.

colonialisme, ensuite Kwame Nkrumah (1909-1972), philosophe, essayiste et homme politique ghanéen, auteur de *Le néo-colonialisme, dernier stade de l'impérialisme*<sup>5</sup>.

### **Hannah Arendt et l'impérialisme colonial**

Arendt a tenté de saisir le nazisme comme la figure du totalitarisme aux ambitions impériales ; dans cette optique, elle s'est intéressée au phénomène de l'impérialisme colonial européen, en particulier en Afrique. Cependant, elle ne prend en compte le phénomène qu'à partir de la fin du 19<sup>e</sup> siècle, se collant ainsi à la compréhension dominante chez les économistes, les historiens et les politologues. Elle part d'ailleurs ouvertement de l'économiste libéral britannique John Atkinson Hobson, auteur du classique *Imperialism, a study* (1902), pour fixer le début de l'impérialisme colonial « à environ 1884<sup>6</sup> » ; l'année de l'ouverture de la Conférence de Berlin, connue comme le moment du partage de l'Afrique. Pourtant, ce continent, auquel Hobson consacre un article qu'elle cite<sup>7</sup>, n'est pas tout à fait une acquisition de « l'ère des empires » (Hobsbawm), car il participe aussi du cycle précédent de colonisation extra-européenne, initiée par le Portugal et l'Espagne, bien que les Provinces Unies, dont sont originaires les premiers colons, les paysans (Boers), ne l'aient pas comptée parmi leurs colonies.

Arendt ne choisit pas la longue durée coloniale ou impériale moderne, mais se limite au dernier cycle colonial dont l'Afrique est l'un des principaux théâtres et qui semble plus correspondre à la démonstration de son hypothèse sur les origines du totalitarisme nazi : l'impérialisme colonial a servi de banc d'essai aux massacres de masse en Europe et à l'impérialisme continental au XX<sup>e</sup> siècle. Car c'est là-bas, en Afrique du Sud en l'occurrence, que la bourgeoisie européenne a inventé deux « nouveaux moyens » d'imposition de la domination, qui vont marquer l'histoire du XX<sup>e</sup> siècle : la race d'où découle la politique aryenne des nazis et la bureaucratie à laquelle est identifié le stalinisme, tous deux présentés dans le chapitre 3 au titre éponyme (« Race et bureaucratie »).

En ce qui concerne la domination raciale de la bourgeoisie coloniale, la conception arendtienne est assez bien résumée dans le passage ci-dessous qu'il nous semble utile de citer in extenso :

*« La race apportait une explication de fortune à l'existence de ces êtres qu'aucun homme appartenant à l'Europe ou au monde civilisé ne pouvait comprendre et dont l'humanité apparaissait si terrifiante et si humiliante aux yeux des immigrants qu'ils ne pouvaient imaginer plus longtemps appartenir au même genre humain. La race fut la réponse des Boers à l'accablante monstruosité de l'Afrique – tout un continent peuplé et surpeuplé de sauvages –, l'explication de la folie qui les saisit et les illumina comme "l'éclair" dans un ciel serein : « Exterminer toutes ces brutes ». Cette réponse conduisit aux massacres les plus terribles de l'histoire récente, à l'extermination des tribus hottentotes par les Boers, à l'assassinat sauvage perpétré par Carl Peters dans le Sud-Est africain allemand, à la décimation de la paisible population du Congo – de 20 à 40 millions d'individus, réduite à 8 millions ; enfin peut-être pire que tout le reste, elle suscita l'introduction triomphante de semblables procédés de pacification dans des politiques étrangères ordinaires et respectables. Auparavant, quel chef d'État civilisé aurait jamais prononcé cette exhortation de Guillaume II à un corps expéditionnaire allemand chargé d'écraser l'insurrection des Boxers en 1900 : "Tout comme les Huns, il y a mille ans, se firent, sous la conduite d'Attila, une réputation qui leur vaut de vivre encore dans l'histoire, puisse le nom d'Allemand se faire connaître en Chine de telle manière que plus jamais un Chinois n'ose poser les yeux sur un Allemand"<sup>8</sup>. »*

En ce début des années 1950, alors que le colonialisme sévit encore en toute auto-légitimité en Afrique et en Asie, le tableau que présente Arendt des crimes commis dans le cadre de la domination coloniale raciale en Afrique australe et orientale, de l'arrivée des Boers au XVII<sup>e</sup> siècle à la fin du

<sup>5</sup> Cet ouvrage introuvable en librairie, pendant deux décennies, vient, avec trois autres du même auteur, d'être réédité en format de poche par les éditions Présence Africaine.

<sup>6</sup> *Idem*, p. 5.

<sup>7</sup> J. A. Hobson, "Capitalism and Imperialism in South Africa", *Contemporary Review*, 79, 1900.

<sup>8</sup> Arendt, *Les origines du totalitarisme. L'impérialisme*, Paris, Seuil- "Essais", 2006, p.120.

XIXe siècle, est épouvantable. Ces références sont celles des militants anticolonialistes d'Afrique, d'Asie et des métropoles coloniales. On peut dire qu'elle apporte de l'eau à leur moulin, alors que le prétexte de la « *mission civilisatrice* » n'est pas encore considéré comme obsolète, eu égard aux opérations de pacification coloniale menées, en parallèle avec un certain réformisme colonial, par les États impériaux-coloniaux au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale.

Cependant, l'explication de la sauvagerie coloniale qu'elle propose est bien problématique. En effet, à en croire ce que nous avons ci-dessus souligné, Arendt attribue aux Africains la responsabilité de la violence qu'ils subissent de la part des Boers, car ceux-ci ne font que réagir « à l'accablante monstruosité de l'Afrique »<sup>9</sup>. Certes, elle ne présente pas les Boers comme des éléments parmi les plus raffinés des peuples européens au lendemain de la Renaissance, mais il semble néanmoins qu'un fossé ontologique les sépare des indigènes noirs. La suite aussi n'incline pas à penser qu'Arendt ne partage pas les préjugés raciaux coloniaux, puisqu'elle affirme, toujours sans quelque distance, la généralité continentale de ladite sauvagerie (« *tout un continent peuplé et surpeuplé de sauvages* »)<sup>10</sup> et étend temporellement l'explication, par réaction, des premiers heurts entre les Boers et les indigènes, jusqu'à la violence du colonialiste allemand Carl Peters. Compte tenu de l'ambiance intellectuelle de l'époque, elle ne s'est pas intéressée à la perception des Boers et autres colons par les indigènes africains, dont la supposée sauvagerie n'est à aucun moment présentée comme réactive à l'expropriation de leurs territoires et autres pratiques conquérantes<sup>11</sup>.

Quant à l'autre produit de l'impérialisme colonial, la **bureaucratie**, elle se caractérise principalement, selon elle, par la conscience qu'acquiert le fonctionnaire colonial de l'impossibilité de respecter l'universalité des droits humains :

« Dès que Cromer se mit à gouverner l'Égypte pour l'amour de l'Inde, il perdit son rôle de protecteur des "peuples arriérés" ; il ne pouvait plus prétendre croire sincèrement que "l'intérêt personnel des races assujetties est le fondement primordial de toute la structure impériale" ».

*Le détachement devint l'attitude nouvelle de tous les membres de l'administration britannique ; c'était une forme de gouvernement plus dangereuse que le despotisme et l'arbitraire, parce qu'elle ne tolérait même pas cet ultime lien entre un despote et ses sujets, fait de pillages et de présents. L'intégrité même de l'administration britannique rendait son gouvernement despotique plus inhumain et plus inaccessible à ses sujets que ne l'avaient jamais été les chefs asiatiques et les cruels conquérants. Intégrité et détachement furent les symboles d'une division absolue des intérêts au point que ceux-ci ne sauraient même plus s'opposer. En comparaison, l'exploitation, l'oppression et la corruption font figure de remparts de la dignité humaine, car exploiteur et exploité, oppresseur et opprimé, corrupteur et corrompu vivent encore dans le même univers, partagent encore les mêmes ambitions, se battent encore pour la possession des mêmes choses ; et c'est bien ce tertium comparationis que le détachement détruisit. Pire que tout, l'administrateur insensible n'était même pas conscient d'avoir inventé une nouvelle forme de gouvernement ; il croyait en réalité que son attitude était conditionnée par "le contact forcé avec un peuple vivant à un niveau inférieur" <sup>12</sup> ».*

Dans ce cas aussi, Arendt ne manifeste clairement aucune forme de critique à l'explication inter-raciale (confrontation entre les administrateurs européens, considérés comme supérieurs, et les colonisés « *peuple vivant à un niveau inférieur* », les Égyptiens en l'occurrence). C'est cette différence

<sup>9</sup> Si les Aztèques, les Incas, les Apaches, les Navajos et autres peuples avaient été sages face aux conquistadores, ils n'auraient pas été massacrés, semble-t-on lire dans ce passage. Cf. Las Casas, *Très brève relation de la destruction des Indes*, (1542) ; Eduardo Galeano, *Mémoire de feu. 1. Les Naissances*, Paris, Plon, 1985 [1982] ; Jean-Louis Rieupeyrou, *Histoire des Apaches. La fantastique épopée du peuple de Geronimo, 1520-1981*, Paris, Albin Michel, 1987 et *Histoire des Navajos. Une saga indienne, 1540-1990*, Paris, Albin Michel, 1991, p. 39-69.

<sup>10</sup> On penserait de prime abord qu'est concernée uniquement la région subsaharienne, à population noire, mais il est par la suite question de l'Égypte dont la portion noire de la population n'est ni visible ni le plus en contact avec l'administration coloniale britannique.

<sup>11</sup> Dans son *Voyage à l'intérieur de l'Afrique*, au cours des années 1795, 1796 et 1797, publié en 1799, Mungo Park rapporte aussi la perception diversifiée, y compris négative, des Européens/Blancs par les peuples qui l'accueillent.

<sup>12</sup> Arendt, *op. cit.*, p. 163-164.

d'humanité qui justifie la « *forme hybride de gouvernement* <sup>13</sup> », dans lequel « *l'influence personnelle* », officieuse, joue un rôle important, ainsi que les services secrets ou plus généralement les services dits de sécurité, contrairement à ce qui est censé se passer en métropole. Ainsi à la différence de la situation en métropole, où sont institués des États de droit, ayant civilisé ou réduit la violence, la gestion des territoires coloniaux d'Afrique rend propices les « *massacres administratifs* » <sup>14</sup>.

Une telle interprétation est possible parce qu'Arendt, qui procède implicitement à une comparaison historique, limite le champ de cette « *forme hybride de gouvernement* » à l'espace extra-européen. L'élément européen de sa comparaison, plutôt implicite qu'explicite, ce sont les grands centres de l'Europe, non pas leurs périphéries (Corse, Irlande, Sicile...), dont elle semble ignorer le sort fait aux populations par les États centraux, considérés comme coloniaux par les mouvements nationalistes. Elle évacue, par exemple, l'histoire de la Sicile italienne où ce type de gestion de la population a non seulement existé, mais a été justifié dès l'Unité par un préfet originaire de l'Italie continentale, quasiment dans les mêmes termes que ceux utilisés par Lord Cromer, avant son expérience coloniale en Égypte, voire bien avant le début de l'impérialisme, selon la périodisation arendtienne :

« *Gouverner des "peuples comme ceux-ci [les Siciliens] avec des lois et des ordonnances à l'anglaise ou à la belge, qui présupposent un peuple cultivé et moral comme là-bas ou, du moins, comme dans la partie supérieure de la Péninsule" signifie se lancer dans "une expérience hasardeuse et terrible", inévitablement destinée à déboucher sur le chaos et la violence.* <sup>15</sup> »

C'est l'omission, assez courante dans les sciences sociale et politique occidentales, de ces pages de l'histoire européenne, qui fait qu'Arendt accepte la conception des colonies africaines comme des lieux ayant l'exclusivité de la forme corrompue de l'éducation politique civilisée. Corruption qui se manifeste aussi par la confusion des pouvoirs économique et politique, symbolisée en Afrique australe par Cecil Rhodes (homme d'affaires et Premier ministre), voire en Afrique centrale, par le roi des Belges, Léopold II, accessoirement le propriétaire de l'État indépendant du Congo, par la grâce de ses pairs européens réunis à Berlin (Conférence de Berlin, 1884-1885) par Bismarck <sup>16</sup>. Cette confusion de l'économique et du politique, en Afrique du Sud et au Congo, semble bien plus intéressante que celle qui a lieu en Inde avant le passage de celle-ci des mains de la Compagnie des Indes orientales à celles de la couronne britannique. Ainsi, Arendt, qui partage la représentation dite moderne du pouvoir, établie par Montesquieu et que « *l'idéologie démocratique* » <sup>17</sup> dénomme « *séparation des pouvoirs* » avec une exclusion non problématisée du pouvoir économique, en arrive à une définition de l'impérialisme, opposée à celle de Lénine :

« *L'impérialisme doit être compris comme la première phase de la domination politique de la bourgeoisie bien plus que comme le stade ultime du capitalisme. On sait assez que, jusque-là, les classes possédantes n'avaient guère aspiré à gouverner, et qu'elles s'étaient accommodées de bon gré de n'importe quelle forme d'Etat pourvu que*

---

<sup>13</sup> *Ibid.*, p.165.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p.180. C'est l'esprit de ce qu'écrivit Tocqueville dans sa *Deuxième lettre sur l'Algérie* (1837), disponible en ligne sur : [http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques\\_des\\_sciences\\_sociales/index.html](http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html).

<sup>15</sup> Cité par Salvatore Lupo dans son *Histoire de la mafia*, Paris, Flammarion "Champs", 1999, p.17-18. N'était-ce pas la même chose en Irlande ? Pour un bref résumé de l'histoire de l'Irlande coloniale, antérieur au texte de Arendt, cf. par exemple, A. Demangeon, « Les relations de l'Irlande avec la Grande-Bretagne », *Annales de Géographie*, 1923, vol. 32, n° 177, p. 227-239.

<sup>16</sup> Jacques Depelchin, *De l'État indépendant du Congo au Zaïre contemporain (1885-1974). Pour une démythification de l'histoire économique et politique*, Dakar, Codesria, 1992 ; Adam Hochschild, *Les fantômes du roi Léopold. Un holocauste oublié*, Paris, Belfond, 1998.

<sup>17</sup> Nous empruntons cette expression à Geoffrey E. R. Lloyd (*Pour en finir avec les mentalités*, Paris, La Découverte, 1996 [1990]) qui l'utilise pour la société athénienne classique.

*celui-ci garantît [à vérifier] la protection des droits de la propriété. Pour elles en effet, l'Etat n'avait jamais été qu'une police bien organisée.<sup>18</sup>»*

Avec une telle confusion du pouvoir politique et des intérêts économiques, il devient alors compréhensible que des populations hostiles au développement exponentiel du secteur industriel<sup>19</sup>, refusant les réquisitions de main d'œuvre, la livraison obligatoire de certains produits de cueillette, et autres exigences de l'ordre colonial soient prises en otage, internées, mutilées physiquement, enfumées, massacrées<sup>20</sup>. Ce sont ces pratiques quasi-ordinaires de la conquête coloniale, la « pacification » et sa conservation, de la fin du XIXe siècle aux premières décennies du XXe, que les nazis, par exemple, vont adapter en Allemagne et en Europe centrale au degré de développement industriel, des camps d'internement aux camps d'extermination où sont envoyés toutes celles et ceux qu'ils considèrent relever d'une humanité corrompue ou d'un « *niveau inférieur* » à celui des Aryens. Ainsi, comme le dit Jean Améry, le « *Reich d'Hitler* » n'apparaît plus comme « *un accident de travail historique*<sup>21</sup> ». La filiation aurait même été reconnue par un expert des « *massacres administratifs* », Hermann Göring, dont le père, Heinrich Ernst Göring, avait précédé, comme gouverneur (1885-1890) de la colonie allemande du Sud-Ouest Africain (actuelle Namibie), Lothar Von Trotha, le maître d'œuvre du premier génocide du XXe siècle, celui des Hereros (1904). Comme le souligne Joël Kotek :

*« Hermann Goering, le premier patron du système concentrationnaire nazi, qui a passé une partie de son enfance en Afrique du Sud, soutiendra, à Nuremberg, que l'idée des KZ lui est venue en repensant à des récits [relatifs à l'Afrique australe britannique et allemande] entendus dans sa jeunesse.<sup>22</sup> »*

Ce détail biographique, inconnu fort probablement d'Arendt, confirme relativement la pertinence de la généalogie qu'elle établit. Toutefois, sa définition de l'impérialisme ne peut être valide que dans le cadre de son exclusion de la première colonisation, ayant produit, presque en même temps que les Afrikaners, les Etats-Unis d'Amérique où dès l'origine la fortune ou le statut de « bourgeois » est un atout politique. Dans son *An Economic Interpretation of the Constitution of the United States*, l'historien états-unien Charles Austin Beard, démontre les liens des « pères fondateurs » de la nation aux couches sociales dominantes, mieux l'appartenance de ceux qui furent constitutionnalistes à la « classe » des propriétaires, plutôt qu'aux classes populaires<sup>23</sup>. Comme le rappelle Howard Zinn, qui s'inspire du travail de son prédécesseur :

*« L'on ne peut ignorer la fortune de Benjamin Franklin qui s'élevait à 150 000 dollars, les liens familiaux unissant Alexander Hamilton aux intérêts des classes fortunées, l'énorme plantation esclavagiste de James Madison et les gigantesques domaines fonciers de George Washington.<sup>24</sup> »*

---

<sup>18</sup> Arendt, *op. cit.*, p. 43-44. Cette présentation du rapport de la bourgeoisie au pouvoir s'oppose à celle de Marx qui dans la « Postface de la seconde édition allemande » du Capital, par exemple, écrit : « C'est en 1830 qu'éclate la crise décisive. En France et en Angleterre la bourgeoisie s'empare du pouvoir politique ».

<sup>19</sup> Les descendants de colons hollandais sont devenus des Afrikaners, des Blancs affectés par l'« arriération » aux yeux de la bourgeoisie anglaise qui est aux commandes en Afrique du Sud.

<sup>20</sup> Un bon connaisseur de la politique coloniale française affirme : « *On ne se rend plus compte aujourd'hui des investissements économiques que représentaient les colonies. Bugeaud en Algérie, Blachette en Côte d'Ivoire, c'était le grand capital.* », François Mitterrand cité par Laure Adler : *L'année des adieux*, Paris, Flammarion, 1995, p. 76.

<sup>21</sup> Jean Améry, *Par-delà le crime et le châtement. Essai pour surmonter l'insurmontable*, Actes Sud, « Babel », 1995 [1966], p. 169-170.

<sup>22</sup> Joël Kotek, « Camps et centres d'extermination au XXe siècle : essai de classification », *Les Cahiers de la Shoah*, 2003/1, n° 7, p. 67. J. Kotek se réfère à François Bédarida « Le phénomène concentrationnaire », in Bédarida et Laurent Gervereau (dir.), *La Déportation, le système concentrationnaire nazi*, Nanterre, BDIC, 1995, p.16.

<sup>23</sup> Charles Beard, *An Economic Interpretation of the Constitution of the United States*, New York, The MacMillan Company, 1972, 23<sup>ème</sup> édition [1<sup>ère</sup> édition : 1913], 330 p., particulièrement le chapitre V intitulé « The Economic Interest of the Members of the Convention » (p. 73-151).

<sup>24</sup> H. Zinn, *Une histoire populaire des Etats-Unis. De 1492 à nos jours*, Marseille, Agone, 2002 [1<sup>ère</sup> édition anglaise (Etats-Unis) : 1980 ; traduit par Frédéric Cotton ], p. 109.

Bien que la filiation, établie par Arendt, entre l'impérialisme colonial et les totalitarismes européens de la première moitié du XXe siècle ne soit pas encore considérée comme un lieu commun par les historiens et les politologues, dans les cercles de l'humanisme académique se voulant cosmopolite et qui s'intéressent aux prémisses coloniales du nazisme, l'ouvrage d'Arendt est considéré comme plus référentiel, que celui d'Aimé Césaire, *Discours sur le colonialisme*. Et pourtant..

### **Aimé Césaire et la barbarie coloniale**

Une caractéristique déjà évoquée de la pensée impériale présente dans l'ouvrage d'Arendt, et dont elle semble ne pas se préoccuper, est l'absence de la parole des colonisés, considérés par elle comme des "sauvages", en cela dépourvus de subjectivité moderne et autres clichés de l'ethnologie coloniale régulièrement retouchés. Elle les relègue dans une sorte d'« objectité » (Sartre), d'où l'évacuation logique de leur résistance discursive et pratique à l'impérialisme ou à la domination coloniale. Serait-ce par manque d'information ? En tout cas, au moment de la rédaction de l'ouvrage, les colonisés ne sont pas si silencieux. Dans l'Empire britannique, de façon générale, et en Afrique du Sud en particulier <sup>25</sup>, circulent déjà des textes anticoloniaux produits par des colonisés. Il y a, par ailleurs, des colonisés africains qui sont en relation avec des Noirs de la diaspora, tels ceux qui, depuis 1900, organisent des conférences pan-nègres – dites par la suite panafricaines. Certains, à l'instar du Sénégalais Lamine Senghor, participent au congrès bien connu à l'époque de la *Ligue contre l'impérialisme et le colonialisme* organisé à Bruxelles, en 1926, par, entre autres, le célèbre physicien Albert Einstein. Peut-être n'en restait-il plus aucune trace dans le mémoire de l'intelligentsia occidentale au moment où, aux Etats-Unis, Arendt prépare et rédige son ouvrage.

En effet, quelques années avant le congrès de 1926, le prix Goncourt, prestigieux prix littéraire français, avait été attribué au roman *Batouala, véritable roman nègre* (1921) de René Maran, un Noir originaire de la Guyane française, administrateur en Afrique équatoriale française. La préface de cet ouvrage avait alors fait scandale, parce qu'il critiquait la barbarie coloniale et l'indifférence de l'administration métropolitaine à l'égard de cette violence que Frantz Fanon considérait comme « atmosphérique » dans la société coloniale <sup>26</sup> :

**« Au cours d'une interpellation à la Chambre, le Ministre de la Guerre, M. André Lefèvre ne craignit pas de dire que certains fonctionnaires français avaient cru pouvoir se conduire en Alsace Lorraine reconquise comme s'ils étaient au Congo Français.**

*De telles paroles, prononcées en tel lieu, sont significatives. Elles prouvent, à la fois, que l'on sait ce qui se passe en ces terres lointaines et que, jusqu'ici, l'on n'a pas essayé de remédier aux abus, aux malversations et aux atrocités qui y abondent... C'est que pour avancer en grade, il fallait qu'ils [les administrateurs coloniaux] n'eussent "pas d'histoires". Hantés de cette idée, ils ont abdiqué toute fierté, ils ont hésité, temporisé, menti et délayé leurs mensonges. Ils n'ont pas voulu voir. Ils n'ont rien voulu entendre. Ils n'ont pas eu le courage de parler. Et, à leur anémie intellectuelle l'asthénie morale s'ajoutant, sans un remords, ils ont trompé leur pays.*

*C'est à redresser tout ce que l'administration désigne sous l'euphémisme "d'errements" que je vous convie. La lutte sera serrée. Vous allez affronter des négriers. Il vous sera plus dur de lutter contre eux que contre des moulins<sup>27</sup>. »*

Certes, l'anti-colonialisme n'intéressait que très peu d'intellectuel/les métropolitains dans l'entre-deux-guerres, mais l'affirmation d'une similitude entre d'une part le comportement aux colonies en temps normal et d'autre part le comportement en métropole, en période exceptionnelle (la guerre de 1914-1918 et ses lendemains) laisse songeur. Même si, ironie de l'histoire, ce sont des Allemands qui sont évoqués par Maran, comme les victimes de pratiques importées de l'empire français. La philosophe allemande n'évoque cependant jamais ce texte ni cet auteur ; elle lui préfère Charles Péguy dont les *Cahiers de la Quinzaine* ont publié la critique de la barbarie coloniale au

<sup>25</sup> Où l'ancêtre de l'ANC voit le jour en 1912, à l'initiative de quelques notables noirs...

<sup>26</sup> Fanon, *Les damnés de la terre* (1961).

<sup>27</sup> Maran, *Batouala, véritable roman nègre*, Paris, Albin Michel, 1921, p. 13-15.

Congo (*Le Congo français*, 1906) de Félicien Challaye, ex-secrétaire de Pierre Savorgnan de Brazza, devenu par la suite un fervent anti-colonialiste.

C'est entre autres sous l'influence de la préface de Maran que Césaire va établir, dans *Discours sur le colonialisme*, la comparaison entre la violence coloniale et la violence nazie. Certes, il n'en a pas l'exclusivité, car la comparaison entre le colonialisme et « l'hitlérisme » est déjà énoncée en France par Simone Weil et, plus loin, dans sa cellule de prison britannique en Inde, par le dirigeant nationaliste Jawaharlal Nehru qui rapproche, pendant la guerre, la politique impériale britannique en Inde, à celle des nazis<sup>28</sup>. Césaire avait-t-il lu les textes de Weil et de Nehru quand il publie en 1948, dans le journal parisien *Chemins du monde*<sup>29</sup>, « L'impossible contact » – première version de la partie du *Discours sur le colonialisme* apparentant la barbarie nazie à la violence coloniale<sup>30</sup> ? Il est probable qu'il connaisse les textes de la première, l'une des rares humanistes conséquentes de la scène intellectuelle française, de cette période. Cependant, il n'y en a aucune trace dans les textes de Césaire. Par ailleurs, ni Weil ni Nehru n'ont développé la comparaison et la continuité entre ces deux moments de l'inhumanité européenne.

En effet, Césaire exprime clairement, sur plusieurs pages, sa conviction que la violence nazie est une extension aux peuples européens de la violence subie traditionnellement par les peuples colonisés extra-européens<sup>31</sup> et que l'impérialisme colonial comme libre exercice de la violence sur les indigènes des colonies finit par « déciviliser », « abrutir » le colon. Ce cocktail de violence et d'abrutissement est en fait :

*« une régression universelle qui s'opère, une gangrène qui s'installe, un foyer d'infection qui s'étend ».*

Mais le prétendu humanisme européen, compatible avec l'inhumanité coloniale, se considère hors d'atteinte d'une métastase de cette tumeur civilisationnelle. D'où la bénignité attribuée aux premiers symptômes du nazisme :

*« Au bout de cet orgueil racial encouragé, de cette jactance étalée, il y a le poison instillé dans les veines de l'Europe, et le progrès lent, mais sûr de l'ensauvagement du continent », dit Césaire. Ainsi, « un beau jour, la bourgeoisie est réveillée par un formidable choc en retour : les gestapos s'affairent, les prisons s'emplissent, les tortionnaires inventent, raffinent, discutent autour des chevaux. On s'étonne, on s'indigne. On dit : " Comme c'est curieux ! Mais, bah ! C'est le nazisme, ça passera ! " ... »*

Cependant, le colonisé et chantre de la négritude, Césaire, ne tombe pas pour autant dans une sorte de « concurrence des victimes<sup>32</sup> » qui le rendrait insensible à la singularité de la barbarie nazie, avec la collaboration du régime français de Vichy et la relative indifférence du gouvernement états-unien de F. D. Roosevelt. En effet, même s'il n'est en aucun moment explicitement question du judéocide dans le *Discours sur le colonialisme*, les défenseurs de l'unicité de la Shoah ne peuvent l'accuser de banalisation de cette barbarie intra-européenne<sup>33</sup>:

*« Et on attend et on espère ; et on se tait à soi-même la vérité, que c'est une barbarie, mais la barbarie suprême, celle qui couronne, celle qui résume la quotidienneté des barbaries ».*

---

<sup>28</sup> Simone Weil, « À propos de la question coloniale dans son rapport avec le destin du peuple français » (1943), *Écrits*, 2, *Politique*, p. 126 ; Jawaharlal Nehru, *La Découverte de l'Inde*, Mas de Vert, Éditions Philippe Picquier, 2002 [édition anglaise : 1946], p. 565.

<sup>29</sup> Cf. Thomas A. Hale, « Les écrits d'Aimé Césaire. *Bibliographie commentée* », *Études françaises*, 14/3-4, octobre 1978, p. 317-317.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 297. Si l'édition couramment citée de cet ouvrage est celle de 1955, sa première édition date de 1950, d'où sa citation par Fanon dans *Peau noire, masques blancs* paru en 1952.

<sup>31</sup> Césaire aussi n'est pas attentif au processus colonial intra-européen (Irlande, Corse, Sicile...).

<sup>32</sup> Jean-Michel Chaumont, *La concurrence des victimes. Génocide, identité, reconnaissance*, Paris, La Découverte, 2002 [1997], 381 p.

<sup>33</sup> À titre de rappel : les Juifs victimes du nazisme sont ceux d'Europe, non pas ceux des sociétés dites arabo-musulmanes.

Il est déplorable que le terme “juif” ne figure pas dans le pamphlet de Césaire, même s’il semble aller de soi que la suprématie de la barbarie nazie, évoquée, réside en l’adaptation de la barbarie au progrès technique, au degré de développement économique de l’Occident : la destruction industrialisée – dans des « usines d’extermination <sup>34</sup> » – de millions de détenus, essentiellement des Juifs, débarrassés, pour leur valeur d’échange, de leurs cheveux, dents en or... Par contre, dans son *Cahier d’un retour au pays natal*, dont la version définitive date de 1947, Césaire établit clairement un rapprochement entre le Juif et les autres victimes de la logique impériale :

*« Comme il y a des hommes-hyènes et des hommes-panthères, je serais un homme-juif  
un homme-cafre, un homme-hindou-de-Calcutta  
un homme-de-Harlem-qui-ne-vote-pas  
l’homme-famine, l’homme-insulte, l’homme-torture  
on pouvait à n’importe quel moment le saisir le rouer  
de coups, le tuer – parfaitement le tuer – sans avoir  
de compte à rendre à personne sans avoir d’excuses à  
présenter à personne  
un homme-juif  
un homme-pogrom  
un chiot  
un mendigot ».*

Néanmoins, c’est plus l’identité que la différence qui l’intéresse dans le *Discours*, la démonstration de la continuité entre la banalisation de la violence coloniale – justifiée en métropole par la résistance des indigènes des colonies à la Civilisation, leur incapacité, au début, à comprendre un autre langage que celui de la violence – l’indifférence à l’égard de la montée du nazisme, fondée sur l’idéologie de l’Europe civilisée, et le choc produit par le démenti dramatique de cette croyance.

Au centre de cette Europe, fière de ses penseurs – dont Heidegger et Carl Schmitt –, ses poètes, ses musiciens et ses scientifiques <sup>35</sup>, naît et se développe un projet impérial qui n’est pas principalement tourné vers les peuples exotiques, traditionnellement dominés, mais vise avant tout les métropoles impériales. Il ne s’agit plus de la dualité du maître (britannique ou français) et de l’assujetti/asservi (colonisé non européen), mais de la trinité de l’assujetti, du maître et du nouveau maître ou maître du maître (l’Allemand), avec une violence subie et partagée par le maître et l’assujetti traditionnel de la part du nouveau maître. Une violence techniquement avancée qui brise l’unité “raciale” de l’idéologie coloniale classique et rend amnésique sur sa genèse :

*« c’est du nazisme, oui, mais qu’avant d’en être la victime, on en a été le complice <sup>36</sup> »*

Ainsi, il n’est pas superflu de rappeler que l’Anglais Winston Churchill, défenseur de la liberté contre le totalitarisme nazi pendant la Deuxième Guerre mondiale, ne considérait pas indélicat, dans l’entre-deux guerres, l’usage des gaz asphyxiants contre les colonisés à l’humanité infériorisée ou considérés comme des superflus sur le chemin de l’Empire en expansion :

*« On 19 February 1920, before the start of the Arab uprising, Churchill (then Secretary of State of War and Air) wrote to Sir Hugh Trenchard, the pioneer of air warfare. Would it possible for Trenchard to take control of Irak ? This would entail ‘the provision of some kind of asphyxiating bombs calculated to cause disablement of some kind but not dead ... for use in preliminary operations turbulent tribes’. Churchill was*

---

<sup>34</sup> Vladimir Jankélévitch, *L’imprescriptible*, Paris, Seuil, 1986, p. 18.

<sup>35</sup> Les vainqueurs de l’Allemagne nazie, les Etats-Unis et l’Union soviétique en tête, ont massivement récupéré des savants ayant travaillé pour l’industrie militaire nazie.

<sup>36</sup> Césaire, *Discours sur le colonialisme*, p. 11-12. La complicité est, évidemment, celle des Européens, en l’occurrence des Français, soumis à la domination/colonisation allemande nazie, régulièrement accompagnée de répression meurtrière.

*not in doubt that gas could be profitably employed against the Kurds and the Iraqis (as well as against other peoples of the Empire) : 'I do not understand this squeamishness about the use of gas. I am strongly in favour of using poisoned gas against uncivilised tribes'.<sup>37</sup> »*

Ce n'était pas encore du Zyklon B qu'il fallait utiliser, avec un "excellent moral effect"<sup>38</sup>, contre ces musulmans considérés comme superflus, ces « *tribus non-civilisées* » de l'ancien empire ottoman – accessoirement allié de l'Allemagne pré-nazie qui accomplissait alors ses premiers pas impériaux au début du XXe siècle<sup>39</sup>.

Dans la logique de la domination coloniale, la classification "ethnique" s'effectue aussi en fonction de la valeur d'usage des individus et/ou tribus dans le processus de production et de reproduction de l'ordre colonial. Ceux qui ne peuvent pas ou plus être exploités sont considérés comme des superflus ou des parasites que l'on peut par ailleurs gazer – équivalent chimique de l'enfumage civilisateur pratiqué pendant la conquête de l'Algérie par la France ou la collecte des produits de rente au Congo. Le statut de parasite des Juifs dits « *musulmans* » (Primo Lévi) est d'ailleurs attribué génériquement aux colonisés, avant le nazisme, comme le rappelle Césaire dans ces vers du *Cahier d'un retour au pays natal* :

«  
*Et la voix prononce que l'Europe nous a pendant des siècles gavés de mensonges et gonflés de pestilences,  
car il n'est point vrai que l'œuvre de l'homme est finie  
que nous n'avons rien à faire au monde  
que nous parasitons le monde »*

Des parasites qui sont néanmoins ou paradoxalement rentabilisés par l'Europe moderne conquérante, dominatrice et soi-disant civilisée et civilisatrice.

La comparaison qu'établit Césaire entre le colonialisme et le nazisme se démarque de la datation arendtienne de la colonisation, de l'impérialisme dont nous avons déjà relevé la formulation ambiguë de la cause de la violence des Boers.

En effet, à la différence d'Arendt, Césaire, descendant d'esclaves aux Antilles, ne commence pas cette histoire « *à partir environ de 1884* ». Ce qui reviendrait à effacer les traces d'une part de la purification ethnique dont ont été victimes les peuples autochtones de l'"Amérique", parfois réduits à servir de nourriture aux chiens – tel sur l'Île de la Tortue<sup>40</sup> – parce que considérés comme des parasites dans le processus d'accumulation des richesses et afin d'être remplacés par la canne à sucre ou le coton et les esclaves achetés en Afrique ; d'autre part celles de quatre siècles de martyre et de sa reproduction continue :

« *Qu'on imagine tout cela et tous les crachats de l'histoire et toutes les humiliations et tous les sadismes et qu'on les additionne et qu'on les multiplie et on comprendra que l'Allemagne nazie n'a fait qu'appliquer en petit à l'Europe ce que l'Europe occidentale a appliqué pendant des siècles aux races qui avaient l'audace ou la maladresse de se trouver sur son chemin .<sup>41</sup> »*

---

<sup>37</sup> Geoff Simons, *Iraq : From Sumer to Saddam*, London, Macmillan, 1996 [1<sup>ère</sup> édition : 1994], p. 213. Soulignons que c'est sous le gouvernement de Churchill que l'administration coloniale britannique refuse l'offre d'hospitalité faite par des notables ghanéens aux Juifs persécutés en Europe, cf. Anne Hugon, « Les colonies, un refuge pour les Juifs ? Le cas de la Gold Coast (1938-1945) », in *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 84, octobre-décembre 2004, p. 23-41.

<sup>38</sup> *Idem.*

<sup>39</sup> Quel rapport entre ce cynisme de l'épopée coloniale dans l'ex-empire ottoman et l'usage, que ne comprend pas Primo Levi, du terme « *musulman* » dans son camp de concentration : « "*Muselmann*" : c'est ainsi que les anciens du camp surnomment, j'ignore pourquoi, les faibles, les inadaptés, ceux qui étaient voués à la sélection » ou encore « les "*musulmans*", les hommes en voie de désintégration, ceux-là ne valent même pas qu'on leur adresse la parole... », *Si c'est un homme*, chap. 9 : « Les élus et les damnés », Paris, Julliard "Pocket", 1987 [1958], p. 94-95. Cf. aussi Agamben, *Ce qui reste d'Auschwitz*, Paris, Rivages poche, 2003 [1998], p. 43-92.

<sup>40</sup> Eduardo Galeano, *Mémoire de feu. I. Les naissances*, Paris, Plon, 1985 [édition espagnole : 1982], p. 317.

<sup>41</sup> Césaire, « Introduction », in Victor Schoelcher, *Esclavage et Colonisation*, Paris, PUF, 1948, p. 1-28.

Ce qui implique, une reconsidération de la généalogie arendtienne de la race, du racisme. Les Boers ne sont pas les seuls à avoir rencontré des peuples « *sauvages* », à s'être comporté sauvagement à leur égard et à instituer la discrimination raciale. Dès la première colonisation moderne de l'"Amérique" par l'Espagne, le Portugal, l'Angleterre, la France, la Hollande, donc longtemps avant Lord Cromer et Cecil Rhodes, être un Blanc est déjà un privilège, face aux autochtones et aux esclaves noirs importés d'Afrique. Sans nier le drame que constitue toute hétéronomie, l'asservissement indéniable des "migrants" européens très pauvres, les "*indentured servants*", est différemment considéré, jusqu'à son abolition au nom de la préservation de l'aristocratie de la peau blanche dans toutes les Amériques. La naissance des Etats-Unis d'Amérique, contre la couronne britannique, ne change rien, fondamentalement, pour les non-Blancs. Il y a assomption de l'héritage anglais en la matière. D'ailleurs, le statut d'esclavagiste ou propriétaire d'esclaves n'est pas rare parmi les Pères Fondateurs, qui l'accommodent bien à leur amour et défense inconditionnelle de la liberté. Avec l'aide de l'idéologie chrétienne, l'esclavage et de la hiérarchie raciale sont considérés comme naturels<sup>42</sup>. De ce fait, il est de prime abord surprenant qu'Arendt ait exclu l'Amérique coloniale d'un texte où il est question de colonisation, d'esclavage, d'expansion, de massacres, d'impérialisme messianique. Quand elle en parle c'est de façon plutôt fallacieuse, en s'appuyant non pas sur des faits historiques indéniables, mais par exemple sur l'acte de contrition, au soir de sa vie, du Père fondateur et esclavagiste Thomas Jefferson :

*« Pourtant, même l'esclavage, bien que fondamentalement établi sur une base strictement raciale, n'a pas éveillé de conscience de race chez les peuples esclavagistes avant le XIX<sup>e</sup> siècle. Pendant tout le XVIII<sup>e</sup>, les esclavagistes américains eux-mêmes l'avaient considéré comme une institution temporaire qu'ils voulaient abolir progressivement. La plupart d'entre eux auraient probablement dit comme Jefferson : " Je tremble quand je pense que Dieu est juste " .<sup>43</sup> »*

Il y a comme un vacillement de la raison chez Arendt, réputée comme une critique de la « *banalité du mal* », qui se sent obligée de violer l'histoire pour minorer la résistance des Pères Fondateurs à l'abolition de cette institution, même par opportunisme, pendant la Guerre de Sécession ainsi que l'âpreté du combat mené par les esclaves et les abolitionnistes contre l'esclavage. Ce n'est qu'en 1865 que le 13<sup>e</sup> Amendement interdit l'esclavage<sup>44</sup>, sans pour autant que soit du même coup interdit le racisme. Celui-ci est d'ailleurs consacré en 1896 par l'arrêt *Plessy vs Ferguson* : confirmation juridique de la discrimination raciale. Il semble difficile pour Arendt d'admettre, dans *L'impérialisme*, que les colonies d'Amérique, puis les Etats-Unis d'Amérique ont contribué à « *l'ensauvagement du Vieux continent*<sup>45</sup> ».

Aussi paradoxal que cela paraisse, l'intérêt d'Arendt pour le racisme dans *L'impérialisme* semble caractérisé par « *l'obscurité et [les] brumes qui voilent le hic et nunc*<sup>46</sup> ». Mais, il s'agit d'une attitude publique, car elle est bien consciente de l'importance de la dimension raciale, du racisme, dans la société états-unienne, comme le prouve le passage ci-dessous d'une lettre au philosophe Karl Jaspers :

*« La société s'organise et s'oriente de manière "raciale" et sans aucune exception, de la bourgeoisie jusqu'aux ouvriers. C'est le propre de ce pays d'immigration malencontreusement aggravé par le problème noir ; cela veut dire que l'Amérique*

<sup>42</sup> Howard Zinn, *op. cit.*, p. 218-221, cite des propos d'Abraham Lincoln prouvant, malgré tout, son attachement, à la hiérarchie raciale.

<sup>43</sup> Arendt, *op. cit.*, p. 105.

<sup>44</sup> Article 1<sup>er</sup> : « *Ni esclavage, ni servitude involontaire, si ce n'est pour le châtement d'un crime dont le coupable aura été dûment convaincu n'existeront aux Etats-Unis, ni dans aucun des lieux soumis à leur juridiction.* »

<sup>45</sup> Cette formule assez césarienne est empruntée à Georges Bensoussan qui intitule l'un des chapitres de son livre *Europe. Une passion génocidaire. Essai d'histoire culturelle* (Paris, Mille et une nuits, 2006) : « Le "laboratoire afro-américain" ou l'ensauvagement du Vieux continent ».

<sup>46</sup> Ernst Bloch, *Experimentum mundi*, (1975), Paris, Payot, 1981, (273 p.), p. 13-14. Cf. aussi Pascal Grosse sur l'hypermétropie d'Arendt concernant le racisme états-unien, "From colonialism to National Socialism to postcolonialism : Hannah Arendt's *Origins of Totalitarianism*", *Postcolonial Studies*, Vol. 9, No. 1, pp. 35-52, 2006, p. 47.

*connaît vraiment un problème “racial” et pas seulement une idéologie de cette sorte. Vous savez, bien sûr, que l’antisémitisme de la société est une chose qui ici va de soi...<sup>47</sup>*

»

La quasi-absence, dans sa riche réflexion sur la domination, d’une étude consacrée à la discrimination particulière subie par les Noirs et les “Indiens” apparaît ainsi comme un choix délibéré.

En effet, à ce « *problème noir* » qui aggrave l’organisation raciale de la société, et malgré la persistance de la tradition des ces « *étranges fruits pendus aux peupliers* <sup>48</sup> », elle ne consacre exclusivement qu’un texte, « *Réflexions sur Little Rock* <sup>49</sup> » (1959). C’est une réaction à un fait d’actualité ayant défrayé la chronique : la tentative faite par une élève noire, sur l’instigation de ses parents et de leurs amis blancs, au nom de la lutte contre la discrimination raciale et pour la déségrégation scolaire, d’intégrer une école exclusivement blanche. Une action jugée irresponsable par Arendt, eu égard à la réaction prévisible de la population blanche, raciste, qu’elle considère traumatisante pour l’écolière noire qui a été effectivement accompagnée par les huées des Blancs racistes.

Cette obsession de la déségrégation scolaire, de la part des Noirs et des Blancs anti-racistes, est, selon elle, l’expression d’une confusion concernant l’égalité, car celle-ci relève de la sphère politique, non pas de la sphère sociale (éducation, santé, emploi, logement ...) où la discrimination et la ségrégation doivent être la règle, au nom de la liberté. Comme tout bon penseur libéral, elle exagère la distinction entre ces deux sphères, qu’elle développe dans son *Essai sur la révolution*. Ainsi, elle arrive à faire écho à la tradition raciste, au-delà des Etats-Unis, quand elle évoque l’inégalité naturelle, en procédant par une démonstration par l’absurde :

*« le principe d’égalité, même sous sa forme américaine, n’est pas omnipotent ; il ne peut égaliser les caractéristiques naturelles, physiques. <sup>50</sup> »*

Vu que le texte ne porte pas sur la participation des handicapés moteurs aux mêmes épreuves sportives que les personnes dites valides, l’inégalité naturelle ou physique ne peut que porter sur les “races”, à moins que ce ne soient sur les classes sociales. En toute logique, historiquement attestée aux Etats-Unis, les inégalités raciales déterminent souvent les inégalités sociales qui finissent comme par être naturalisées, ou comme l’on dirait aujourd’hui culturalisées.

Ce n’est pas le seul clin d’œil d’Arendt à la tradition raciste. Elle lui en fait un autre concernant la violence. Si, face à la sauvagerie des indigènes noirs, les Boers ont réagi par le racisme, elle ne conçoit pas que certains éléments des “communautés” victimes de la discrimination raciale, en lutte pour les droits civils, et pour cela réprimées, emprisonnées, assassinées par le gouvernement, à travers ses polices et tribunaux, en soient arrivés à opter pour la violence réactive ou la contre-violence, considérée comme le seul langage que puisse comprendre le pouvoir dit blanc. C’est le sens du choix, à la mi-1960, de la panthère noire comme symbole du mouvement, et par la suite de la dénomination *Black Panther Party for Self Defense* <sup>51</sup>. Ainsi, attribue t-elle, caricaturalement, la violence primordiale au « *racisme noir* », plutôt que de le considérer comme une réaction symétrique et non dialectique au traditionnel racisme anti-noir :

*« la réaction des Blancs qui, contrairement à toutes les prédictions, n’a pas à ce jour revêtu un caractère de violence... Le racisme noir, qui apparaît avec une telle évidence dans le Manifeste de James Forman, est sans doute moins la cause des émeutes chaotiques de ces dernières années que la réaction à celles-ci. Il pourrait évidemment*

---

<sup>47</sup> Hannah Arendt à Karl Jaspers, le 29 janvier 1946, in Hannah Arendt/Karl Jaspers, *Correspondance (1926-1969)*, Paris, Payot, 1995 [1985], (p. 66-72), p. 70 pour la citation.

<sup>48</sup> Ce sont des mots de la chanson *Strange fruit* composée par Abel Meeropol et enregistrée par Billie Holiday en 1939.

<sup>49</sup> « *Réflexions sur Little Rock* » (1959), in Arendt, *Responsabilité et jugement*, Paris, Payot, 2005 [édition originale : New York, Schocken Books, 2003], (p. 217-236).

<sup>50</sup> *Idem*, p. 224.

<sup>51</sup> Le point 7 du Programme en dix points appelle à l’organisation des groupes de self-défense de la communauté noire contre « *la brutalité policière et l’assassinat du Peuple noir* ». Certes, il existe dans la direction des BP des partisans de la violence, à l’instar d’Eldrige Cleaver qui est opposé à la mention « *for Self-defense* » et finira par l’emporter...

*susciter une violente riposte de la part des Blancs, avec le danger que tous les préjugés existants se trouvent transposés en termes d'une véritable idéologie raciste...<sup>52</sup> »*

En toile de fond d'un tel jugement, quel que soit d'ailleurs le contenu du texte "de" Forman (dirigeant de la Student Non-Violent [National, par la suite] Coordinating Committee, SNCC)<sup>53</sup>, il y a l'inexistence des lynchages du Ku Klux Klan et autres associations de défense de l'ordre racial, de brutalités policières racistes, avec des cas d'exécution sommaire, qui relèvent pourtant du « *problème noir* » évoqué dans la lettre à Jaspers<sup>54</sup>. Il est certes question auparavant, dans le même texte et dans celui qui le précède (« La désobéissance civile<sup>55</sup> ») des injustices raciales subies par les Noir/es, depuis l'esclavage jusqu'à la lutte pour les droits civiques, mais de façon presque allusive<sup>56</sup>. Si elle exprime parfois, au détour d'un paragraphe, de la compréhension à l'égard des activistes des droits civiques du Sud états-unien, il semble qu'elle ne supporte pas que les Noir/es en général, les activistes noir/es en particulier, aient identifié le pouvoir des États fédérés et celui de l'État fédéral états-unien comme « *Pouvoir blanc* », un État de droit raciste, comparable *mutatis mutandis* à celui de l'Afrique du Sud en ces années-là. Comme le dit Jankélévitch, « *l'idée que des "sous-hommes" puissent se défendre remplit les surhommes d'une stupéfaction indignée*<sup>57</sup> ».

Le fait de la violence raciste états-unienne lui semble mineur, à en croire les quelques lignes qu'elle consacre à la question dans « Sur la violence ». Ainsi, au blâme subtil qu'elle adresse, à la fin des années 1950, aux partisans de la déségrégation scolaire – considérée comme un pas vers la société post-raciale, vers l'égalité sociale principielle – s'ajoute, au milieu des années 1960, celui qu'elle destine aux activistes noir/es qui en ont assez de ne répondre aux coups portés à la communauté que par des marches pacifiques. Car celles-ci n'empêchent ni la violence policière étatique, ni celle des citoyens blancs et racistes (septembre 1963 à Birmingham ; mars 1965 à Selma ; avril 1968 à Memphis...<sup>58</sup>). Des activistes établissent une relation, en ces années-là, entre la violence raciste qu'ils subissent dans l'espace national et la violence impériale des Etats-Unis au Vietnam où, par ailleurs, des Noirs sont envoyés disproportionnellement<sup>59</sup>. Ce rapprochement entre la violence raciste locale et la violence impériale est présente même chez Martin Luther King Jr. dont la non-violence s'accompagne, en 1967-1968, d'une radicalisation de la conscience politique<sup>60</sup>, signant peut-être ainsi son arrêt de mort dans cette grande démocratie assez portée, historiquement parlant, sur l'assassinat politique.

---

<sup>52</sup> « Sur la violence », in *Du mensonge à la violence. Essais de politique contemporaine*, Paris, Calmann-Lévy/Presses-Pocket "Agora", 1972 [1969-1972], (p. 105-187), p. 177 pour la citation.

<sup>53</sup> James Forman/National Black Economic Development Conference, « The Black Manifesto » (April 26, 1969), in Gayraud S. Wilmore and James H. Cone, *Black Theology : A Document History, 1966-1979*, New York, Maryknoll, 1979, (657 p.), p. 80-89.

<sup>54</sup> Nous laissons de côté ce qu'on appellerait le « problème indien » évoqué à la fin de *L'histoire des Navajos* de Jean-Louis Rieupeyrou et dont certains épisodes sont assez bien résumés par Leonard Peltier dans ses *Ecrits de prison. Le combat d'un Indien*, Paris, Albin Michel, 2000 [New York, St. Martin's Press, 1999], p. 75-82 ; 96-122.

<sup>55</sup> C'est l'un des essais de *Du mensonge à la violence...* p. 53-104.

<sup>56</sup> Dans « De la désobéissance civile », Arendt parle de « *l'énormité du crime, non seulement de l'esclavage lui-même, mais de la conception faisant de l'esclave un bien mobilier – unique parmi tous les systèmes qu'ont connus les pays civilisés* ». Cependant, elle juge nécessaire d'ajouter : « *et qui parmi tant d'excellentes choses, nous viennent de l'héritage des ancêtres* », p. 83. Elle en parle quelques pages après en terme de « *crime originel* » (p. 92), mais sans remettre en question l'idée de Tocqueville dont elle part dans la page précédente : « *le plus redoutable de tous les maux qui menace l'avenir des États-Unis naît de la présence des Noirs sur leur sol* » (nous citons l'intégralité de la phrase de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, 1, deuxième partie, p. 169 de l'édition numérique disponible sur le site de Classiques des sciences sociales : [http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques\\_des\\_sciences\\_sociales/index.html](http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html)). Tocqueville dont la conception inégalitaire des "races" est clairement exprimée : « *Je ne pense pas que la race blanche et la race noire en viennent nulle part à vivre sur un pied d'égalité* », *idem*, p. 172. Cf. aussi son *Premier rapport des travaux parlementaires sur l'Algérie en 1847*, dans la première partie : « *Domination et gouvernement des indigènes* », version numérique disponible sur le site des Classiques des sciences sociales.

<sup>57</sup> Jankélévitch, *op. cit.*, p. 23.

<sup>58</sup> Huey P. Newton, *War Against The Black Panthers : A Study Of Repression in America*, Doctoral Dissertation, University of California Santa Cruz, June 1980, p. 17-19, 35-46, 60-69.

<sup>59</sup> Le point 7 du Programme des BP demande l'exemption des Noirs du service militaire afin aussi de ne pas participer aux guerres menées dans le monde par le gouvernement états-unien contre d'autres peuples de couleur.

<sup>60</sup> Cf. par exemple : Martin Luther King, Jr., « A Time to Break Silence », (sermon du 4 avril 1967, à la Riverside Church de New York), in James Melvin Washington (ed.), *A Testament of Hope. The Essential Writings of Martin Luther King, Jr.*, San Francisco, Harper & Row, 1986, (676 p.), p. 231-244 ; « The Trumpet of Conscience », *idem*, p. 634-653.

Il faut toutefois rappeler que *The Black Manifesto*, évoqué par Arendt, n'est pas un appel à la violence armée, mais plutôt aux réparations économiques concernant l'esclavage et le racisme subi pendant des siècles et au dépassement du système capitaliste auquel est lié le racisme. Acteur du champ religieux, Forman adresse son manifeste aux églises blanches et aux synagogues, en évoquant la possibilité de perturber les églises et synagogues racistes qui feraient la sourde oreille, voire de recourir à l'autodéfense, en cas de recours aux forces de l'ordre par les églises et les synagogues.

La référence au judaïsme exprime, malheureusement, l'amalgame du judaïsme et de la puissance économique-financière, ledit « lobby juif », pratiqué par certains membres/associations de la communauté noire états-unienne, en oubliant ces États-Uniens juifs et pauvres relativement proches de leurs compatriotes noirs et pauvres, ainsi qu'une certaine tradition d'unions conjugales intercommunautaires et de conversions de nombreux Noirs au judaïsme. Cette judéité qui a aussi été stigmatisée dans la société états-unienne, à certains moments, favorisant ainsi, entre autres, la présence de militants d'origine juive, dans le NAACP avec W. Du Bois ; la participation des musiciens juifs à l'essor du jazz, que symbolise assez bien la chanson anti-lynchage *Strange fruit*. D'ailleurs, Hitler et la science nazie – qui avaient parmi leurs alliés états-Uniens, le puissant industriel Henry Ford<sup>61</sup> – avaient cru nécessaire d'établir un point commun entre les « races » juive et noire, entendues toutes deux comme polluées de la race aryenne.

Alors que la condition des Noirs/Noires aux États-Unis semble ne pas préoccuper particulièrement Arendt<sup>62</sup>, Césaire, lui, s'en soucie. Antillais, autrement dit Noir d'Amérique, il met en garde, en juin 1950, le gouvernement français à l'Assemblée nationale contre les velléités états-Uniennes d'invasion des Antilles<sup>63</sup>:

« Après juin 1949 [...] on parla d'obtenir de la France la cession aux États-Unis des deux vieilles colonies de la Guadeloupe et de la Martinique en règlement des dettes de guerre...<sup>64</sup> »

« Vous savez sans doute ce que représente l'Amérique pour nous. Pour nous, l'Amérique c'est le racisme le plus sauvage, les préjugés les plus éhontés... Vous n'avez pas le droit de livrer ces populations à l'Amérique, au lynch et au racisme<sup>65</sup> »

Cette obsession de la prise états-unienne des Antilles françaises, qui signifierait soumission au même racisme que les Noirs états-Uniens, est telle que Césaire en arrive à la fin de son *Discours sur le colonialisme* à se fourvoyer. En effet, il choisit implicitement comme un moindre mal l'état des choses, c'est-à-dire l'Europe impériale, la France en l'occurrence, considérée comme « *indéfendable* » au début de son pamphlet, plutôt que de refuser de choisir entre deux maux :

« L'heure est arrivée du Barbare. Du Barbare moderne. L'heure américaine. Violence, démesure, gaspillage, mercantilisme, bluff, grégarisme, la bêtise, la vulgarité, le désordre... Alors encore une fois, attention ! L'américaine, la seule domination dont on ne réchappe pas tout à fait indemne. »

---

<sup>61</sup> Cf. par exemple, Michaël Löwy, « Henry Ford, inspirateur d'Adolf Hitler », *Le Monde diplomatique*, avril 2007 ou M. Löwy et Eleni Varikas, « Précurseurs et alliés du nazisme aux États-Unis », *idem*.

<sup>62</sup> On peut rapprocher, *mutatis mutandis*, l'attitude d'Arendt à l'égard du racisme anti-noir aux États-Unis d'Amérique de son attitude à l'égard du fascisme italien, telle qu'analysée par Stéfanie Prezioso, « Du fascisme italien chez Hannah Arendt et de son usage », Cf. Marie-Claire Caloz-Tschopp (dir.), *Lire Hannah Arendt Aujourd'hui. Pouvoir, guerre, pensée, jugement politique*. Actes du colloque international de lausanne, 11-12 mai 2007, Paris, L'Harmattan, 2008, p. 209-215.

<sup>63</sup> Dans son intervention à la séance du 15 mars 1950, de l'Assemblée nationale, Césaire évoque les menaces d'invasion états-unienne qui pèsent sur les Antilles françaises en se référant à des propos d'officiels états-Uniens et aux conséquences possibles de l'« Accord relatif à l'aide pour la défense mutuelle » entre la France et les États-Unis d'Amérique, signé le 27 janvier 1950 (disponible sur : <http://www.doc.diplomatie.gouv.fr/BASIS>), cf. *Journal officiel de la République française (J.O.R.F.)*. *Débats de l'Assemblée nationale*, 15 mars 1950, p. 2077.

<sup>64</sup> Intervention de M<sup>lle</sup> Gerty Archimède, députée de la Guadeloupe, *J.O.R.F. Débats de l'Assemblée nationale*, 20 juin 1950, p. 5072-5073.

<sup>65</sup> Aimé Césaire, Discours à l'Assemblée nationale, *J.O.R.F. Débats de l'Assemblée nationale*, 20 juin 1950, p. 5073-5074, extrait publié par Thomas A. Hale, « Les écrits d'Aimé Césaire », in *Etudes françaises*, 14/3-4, Octobre 1978, p. 328-329. Césaire a critiqué l'attitude du gouvernement états-Unien sur la déségrégation scolaire, sa capitulation « devant les exigences discriminatoires des racistes du sud des États-Unis », dans « Relire Schoelcher », in *Le Progressiste*, 19 juillet 1958, cité par Thomas A. Hale, *idem*, p. 378.

Il y a aussi, dans ce jugement de Césaire, la marque de la Guerre froide sur celui qui est encore militant du particulièrement stalinien Parti communiste français. Une identité politique qui n'est pas celle d'Arendt, dont le parti pris pro-*establishment* états-unien est indéniable, en dépit de l'évocation par certains de ses commentateurs de sa sympathie pour Rosa Luxemburg, voire pour Karl Marx. Le militantisme pro-*establishment* états-unien d'Arendt, drapé publiquement d'esprit non partisan ou de cette prétendue neutralité politique, si coutumier dans une grande partie de l'intelligentsia soi-disant humaniste et démocrate, est clairement exprimé, malgré tout, dans une lettre à ce correspondant privilégié qu'est Karl Jaspers<sup>66</sup> au moment du maccarthysme triomphant<sup>67</sup>, cette excroissance concurrente de la « doctrine Truman » :

« *Il me semble qu'il n'est plus possible d'intervenir en faveur de l'Amérique sans restriction, comme c'était encore le cas, il y a quelques années, et comme nous l'avons fait tous les deux. Cela ne signifie pas que l'on doit faire chorus au concert européen de l'anti-américanisme* », (New York, le 13 mai 1953).

Cependant, cet activisme, qu'il faudrait limiter, ne peut s'expliquer par la pression exercée sur l'intelligentsia par la chasse aux sorcières hystérique, organisée par le « *lobby McCarthy* » – une aubaine pour des anciens sympathisants états-uniens du nazisme de pratiquer l'amalgame du « *judéo-bolchévisme* ». Bien au contraire, c'est pour ne pas cautionner le maccarthysme, devenu symbole du patriotisme états-unien et pratiquant davantage l'amalgame, qu'Arendt envisage cette atténuation dudit activisme. Provisoirement, car après la déchéance de McCarthy (1954), jusqu'aux dernières années de sa vie et malgré *Du mensonge à la violence*, Arendt renoue avec son activisme pro-états-unien, « *sans restriction* », jusqu'à nier le fait impérialiste états-unien dans la préface qu'elle rédige en 1967 à une nouvelle édition de *L'impérialisme*.

### **Hannah Arendt, Kwame Nkrumah et l'impérialisme post-colonial**

C'est en pleine guerre du Vietnam, mais avant la publication des *Pentagon Papers*, qu'Arendt rédige une nouvelle préface pour la réédition de *L'impérialisme*. Sur presque dix pages, elle procède à une brève mise à jour de sa lecture du colonialisme et de l'impérialisme. C'est ainsi qu'à la différence de la première édition, elle évoque la situation des Etats-Unis d'Amérique dans le concert des nations développées, mais de façon assez superficielle, voire confuse. En effet, s'y manifeste, une fois de plus, son mépris de l'histoire, au profit d'un formalisme juridique prisé par les analystes ayant une grande sympathie pour l'establishment états-unien.

Le constat déconcertant d'Arendt sur l'impérialisme colonial et la décolonisation est l'une des innovations majeures apportées à la préface de cette nouvelle édition :

« *L'impérialisme colonial strictement européen... a pris fin avec la liquidation de la domination britannique en Inde.* »

C'est comme si pour ne pas ternir l'image de l'Occident, dont participe l'Europe impériale critiquée dans l'ouvrage (*L'impérialisme*), elle choisit de passer à la trappe la persistance des colonies, attestée par l'ONU comme « *territoires non autonomes* » dans les années 1960, voire au-delà<sup>68</sup>. Alors qu'elle n'ignore pas, par exemple, qu'après la perte de l'Inde, le Royaume-Uni a mené une guerre coloniale au Kenya contre les Mau-Mau, de 1952 à 1956, avec existence des camps d'internement,

---

<sup>66</sup> Le philosophe existentialiste et anticommuniste allemand, Jaspers a été un partisan de la Guerre froide en tant que membre, voire président d'honneur, du *Congress for Cultural Freedom*, financé par la CIA. Concernant le rôle dudit Congrès, cf. Frances Stonor Saunders : *Qui mène la danse ? La CIA et la guerre froide culturelle*, Paris, Denoël, 2003 [édition anglaise : 1999, Granta Books], 506 p.

<sup>67</sup> Le maccarthysme n'inaugure pas la chasse aux sorcières communistes par l'establishment politique états-unien. Cf. Michael Rogin, *Les démons de l'Amérique*, Paris, Seuil, 1998 [1987].

<sup>68</sup> L'ONU dénombre encore, après la fin de la domination britannique sur Hong-Kong, en 1997, une dizaine de territoires « *non autonomes* » administrés par la France, les Etats-Unis, le Royaume-Uni et la Nouvelle-Zélande.

post-nazis et contemporains du Goulag, jusqu'en 1960<sup>69</sup>. Ce que prouve ce passage d'une lettre à son compagnon, Heinrich Blücher :

*« Il y a une chose que je voudrais encore te dire, parce que ça m'a beaucoup impressionnée. Hier à mon séminaire, j'ai eu le compte rendu habituel du monsieur du Kenya, sans doute un membre des Mau-Mau qui a dû se rendre à l'étranger. C'est le meilleur compte rendu fait jusqu'à ce jour dans mon séminaire. Ce gars a absolument tout compris, et ce avec une aisance du plan et de l'exposé qui fait que mes autres undergraduates ont l'air de petits pinschers. N'est-ce pas que c'est bien mon chéri ? Il est aussi noir qu'on pourrait le souhaiter, et en même temps si familier qu'il pourrait venir d'une quelconque contrée occidentale. Qu'arrive-t-il donc au monde pour qu'une telle chose soit possible ? Monde merveilleux !<sup>70</sup> »*

Passons sur l'émerveillement d'Arendt confronté au phénomène qui lui semble extraordinaire d'un Noir intelligent, un Noir d'Afrique de surcroît, car ne provenant pas « d'une quelconque contrée occidentale », à la différence des Noirs des Etats-Unis d'Amérique.

Ce n'est en effet qu'après la victoire de l'armée britannique sur les colonisés en résistance, les *Mau-Mau*, que commence la décolonisation britannique en Afrique subsaharienne, en 1957, avec le Ghana. La France, quant à elle, est passée, après l'indépendance de l'Inde britannique, de la Guerre d'Indochine à la Guerre d'Algérie et à la guerre contre l'Union des Populations du Cameroun et elle est encore confrontée, de nos jours, à la revendication indépendantiste des Kanaks... Quant au Portugal, il n'a perdu ses colonies que dans les années 1970, après des guerres de libération nationale... en conservant son comptoir de Macao, restitué à la Chine en 1999, les Açores et les Îles Madères. L'histoire n'étant pas une simple succession de phases, il arrive très souvent, sinon presque toujours qu'une époque soit riche de plusieurs phases ou époques. Ce que le philosophe Ernst Bloch, contemporain d'Arendt, nomme la contemporanéité du non-contemporain, soit, en l'occurrence, la coexistence du colonial et du post-colonial. Alors que pour Arendt, il ne semble plus y avoir que du post-colonial, voire du post-impérialisme, pendant les années 1960-1970.

Cette négation de la persistance du fait impérial s'accompagne d'une réappréciation de l'importance du facteur économique dans le phénomène impérialiste-colonial – qu'elle avait néanmoins mis en avant concernant l'Afrique du Sud – ainsi que dans la phase impérialiste post-coloniale, sur laquelle elle insiste dans cette préface :

*« le mobile du profit dont on a souvent surestimé, même par le passé, le rôle joué dans les politiques impérialistes a complètement disparu.<sup>71</sup> »*

Ce qui est bien plus qu'un clin d'œil à ceux et celles qui soutenaient et soutiennent encore, que la colonisation a plus coûté que rapporté économiquement aux puissances impériales. Autrement dit l'impérialisme relevait plutôt de la "mission civilisatrice" que de quelque motivation, directement ou indirectement, économique. Cette généreuse et désintéressée "mission civilisatrice" qui a continué après les indépendances sous forme d'« aide au développement », sur la lancée du deuxième discours d'investiture du président états-unien Harry Truman (20 janvier 1949). Cette « aide » ou « fardeau de l'homme blanc », les Etats post-coloniaux n'ont pas su, malheureusement, la gérer, à en croire Arendt, dans ce passage bien ambigu :

*« l'aide extérieure, quand bien même elle serait dispensée pour des raisons purement humanitaires, est, quant à elle politique par nature, justement parce qu'elle n'est pas motivée par la recherche du profit. On a dépensé des milliards de dollars dans des régions politiquement et économiquement incultes où ils ont disparu en raison de l'incompétence et de la corruption, avant qu'on ait pu mettre sur pied une entreprise*

<sup>69</sup> Cf. Caroline Elskins, *Britain's Gulag. The brutal end of Empire in Kenya*, Londres, Pimlico, 2005.

<sup>70</sup> Lettre du 19 mai 1955, Berkeley, in Hannah Arendt – Heinrich Blücher, *Correspondance, 1936-1968*, Paris, Calmann-Lévy, 1999, p. 345.

<sup>71</sup> H. Arendt, p. 12.

*productive. Et cet argent n'est plus le capital "superflu" qu'on ne pouvait pas investir d'une manière rentable et lucrative en métropole, mais le trop plein miraculeux né de la seule abondance des pays riches, les nantis peuvent se permettre de perdre, contrairement aux pays déshérités. En d'autres termes, le mobile du profit dont on a souvent surestimé, même par le passé, le rôle joué dans les politiques impérialistes, a désormais disparu ; seuls des pays très riches et très puissants peuvent se permettre d'assumer des pertes immenses qu'entraîne l'impérialisme.*<sup>72</sup> »

Relevons d'abord l'attitude méprisante à l'égard des sociétés post-coloniales, considérées comme des « régions politiquement et économiquement incultes », caractérisées par « l'incompétence et [...] la corruption ». Des phénomènes qu'elle évoque dans le langage pseudo-scientifique et moraliste colonial – intelligence et moralité déficitaires des colonisés – plutôt qu'après une analyse tant soit peu sérieuse, car à l'en croire la corruption – qui devrait normalement être comprise comme une relation – n'impliquerait dans ces sociétés que des autochtones et ne serait aucunement liée à la réalisation de ce qu'elle considère comme le « trop plein miraculeux né de la seule abondance des pays riches ». Elle évacue ainsi la part tragique vécue par les peuples des sociétés post-coloniales, le pillage de leurs ressources naturelles à travers des contrats léonins conclus – avec des régimes participant à l'alliance différenciée ou inégale des intérêts (publics et privés) des puissances impériales avec ceux des élites locales (politiques et économiques) des anciennes colonies. Ainsi, c'est avec plus d'une décennie d'avance sur Pascal Bruckner, mais sans avoir le passé tiers-mondiste de ce dernier, qu'elle réaffirme la fin de l'impérialisme :

*« Le règne de l'impérialisme est à moitié oublié, si ce n'est que le mot sert maintenant d'injure.*<sup>73</sup> »

Ou s'il survit c'est alors juste sous la forme d'une rivalité entre les Etats-Unis et l'Union soviétique.

Derrière cette affirmation de la disparition, sous couvert d'« oubli », de l'impérialisme en général, perce l'idée de l'inexistence historique d'un impérialisme états-unien.

En effet, si dans *L'impérialisme* Arendt critique le messianisme impérial anglais, « *L'Anglais est le Surhomme et l'histoire de l'Angleterre est l'histoire de son évolution*<sup>74</sup> », il ne lui vient pas à l'esprit de procéder, ici aussi, à un rapprochement ou à la continuation dudit messianisme anglais avec celui des Pères fondateurs, leur évocation, dès George Washington, au XVIIIe siècle, d'une mission providentielle des Etats-Unis qui devient au siècle suivant la *Manifest Destiny*. Elle accomplit le prodige consistant à penser la politique états-unienne sans évoquer les doctrines de politique extérieure, à commencer par la « doctrine de Monroe » (1823) :

*« Parmi les causes de l'accession de l'Amérique au rang de puissance mondiale ne figurent ni la poursuite d'une politique qui y conduirait, ni une quelconque prétention à la domination planétaire. Et il en va sans doute de même des quelques pas timides que ce pays a faits récemment, en direction d'une politique de puissance impérialiste à laquelle sa forme de gouvernement le prédispose moins que celle des autres pays.*<sup>75</sup> »

En toute logique, il n'y a aucune trace des opérations extérieures, de l'expansionnisme états-unien, bien effective dès le XIXe siècle et dont le premier théâtre est la partie centrale et méridionale du continent, comme Hegel en avait déjà eu l'intuition<sup>76</sup>. Une région du monde où, depuis le début du XXe siècle, a été accentuée l'entreprise impériale du XIXe siècle, de Cuba au Guatemala, en passant par Haïti, le Panama, le Nicaragua..., dénoncée par des intellectuels autochtones mais qu'Arendt préfère

---

<sup>72</sup> *Idem.*

<sup>73</sup> *Ibidem*, p. 15.

<sup>74</sup> Arendt, *L'impérialisme*, p. 111.

<sup>75</sup> H. Arendt, « Préface », p. 13.

<sup>76</sup> « *L'Amérique est donc le pays de l'avenir où dans des temps futurs se manifesterà, dans l'antagonisme, peut-être, de l'Amérique du Nord avec l'Amérique du Sud, la gravité de l'histoire universelle* », Hegel, *La Raison dans l'histoire*, Chap. IV, 2, Paris, U.G.E. "10/18", 1965, p. 242.

ignorer<sup>77</sup>. Il n'est pas sûr que ce soient ces actes impériaux d'un type nouveau ayant, pendant des décennies, placé ces sociétés dans une dépendance structurelle, que la philosophe considère comme des « *pas timides* ». Des accidents de parcours, eu égard à l'essence pacifique qu'Arendt prête au fédéralisme états-unien, malgré le fait que la constitution de la fédération se soit aussi réalisée par l'annexion, aux dépens du Mexique. Sans parler de tous ces « *territoires non autonomes* » qui sont encore – de nos jours – sous administration des Etats-Unis, selon l'ONU<sup>78</sup>. La lectrice attentive de Kant qu'est Arendt n'a pas relevé l'opposition pratique des Etats-Unis d'Amérique d'une part à la maxime kantienne :

« *Je dois toujours me conduire de telle sorte que je puisse aussi vouloir que ma maxime devienne une loi universelle.*<sup>79</sup> »

D'autre part, à ce principe conditionnant la « *paix perpétuelle* » :

« *Aucun État ne doit s'immiscer par la violence dans la constitution et le gouvernement d'un autre État.*<sup>80</sup> »

C'est ainsi que même le texte « Du mensonge en politique. Réflexion sur les documents du Pentagone » (1969) qui ouvre *Du mensonge à la violence*, et semble exprimer l'opposition d'Arendt à la domination impériale états-unienne en Asie, demeure marqué par une lecture particulièrement patriotique de l'histoire des Etats-Unis d'Amérique. Car son indignation est basée sur la croyance, exprimée dans ladite préface, en l'existence de « *freins constitutionnels de la République américaine*<sup>81</sup> » à la tentation impérialiste, qui auraient été violés pour la première fois au Vietnam – les « *quelques pas timides* ». La dénonciation du mensonge gouvernemental dévoilé par les *Pentagon Papers* s'accompagne ici aussi du déni habituel des faits historiques ou de cette tradition de mensonge et de violence impériaux états-unis qu'il ne faudrait pas évoquer sous peine d'être accusé d'« *anti-américanisme primaire* ». Ce n'est pas par hasard qu'elle préfère – dans la lettre à Jaspers, citée ci-dessus – localiser ledit « *anti-américanisme* » en Europe, plutôt qu'en Amérique centrale et méridionale. À la lire, ni le renversement du régime de Jacobo Arbenz au Guatemala (sous le régime du républicain Eisenhower), ni le débarquement de la Baie des cochons (sous la présidence du démocrate John Kennedy) – postérieurs à la lettre à Jaspers – n'ont existé<sup>82</sup>.

La démarche généalogique qu'elle avait adoptée pour la compréhension du phénomène totalitaire en Europe n'est pas appliquée à l'acte impérialiste états-unien au Vietnam, car elle persiste à le penser comme une pure contingence. C'est ainsi qu'elle réitère, lors d'un débat en Allemagne, en 1971, l'idée d'une essence non impérialiste des Etats-Unis, alors que, dans l'entendement de la majorité de ses compatriotes, dont elle partage la blessure narcissique<sup>83</sup>, l'endigement du communisme au Vietnam s'est, depuis quelques années, transformé en enlèvement impérialiste :

---

<sup>77</sup> Cf. par exemple Scott Nearing y Joseph Freeman, *La Diplomacia del Dolar. Un estudio acerca del imperialismo americano*, Mexico, Sociedad de Edition y Libreria Franco-Americana S. A., 1926, 391 p., qui contient en annexe une dizaine de documents du droit impérial états-unien (de 1902 à 1920), en Asie et surtout en Amérique centrale et méridionale (p. 321-386).

<sup>78</sup> Il s'agit de Guam, des Samoa américaines et des Îles Vierges américaines.

<sup>79</sup> Kant, *Fondements de la métaphysique des mœurs*, Paris, Le Livre de Poche, 1993, p. 69.

<sup>80</sup> Kant, « Vers la paix perpétuelle », in *Vers la paix perpétuelle. Esquisse philosophique. Qu'est-ce que s'orienter dans la pensée ? Qu'est-ce que les Lumières ?*, Paris, Flammarion, 1991, (p. 73-131), p. 79 pour la citation.

<sup>81</sup> Arendt, *Du mensonge...*, p.10. Arendt a été l'une des signataires de la déclaration des intellectuels dénonçant le financement par la CIA de la *Partisan Review* à laquelle ils/elles collaboraient, cf. Frances Stonor Saunders, *op. cit.* p. 411-412. Comme c'est souvent le cas dans l'intelligentsia des États dits démocratiques, un épiphénomène est dénoncé, tout en évitant de s'en prendre à ses racines, à l'essentiel. L'intelligence se limite alors à l'apparent ou à la surface des choses...

<sup>82</sup> À l'époque est déjà publié l'ouvrage des journalistes d'investigation David Wise et Thomas B. Ross, *The Invisible Government*, 1964 (*Le gouvernement secret des U.S.A.*, Paris, Fayard, 1966, traduit de l'américain par Roland Garranel), portant sur les opérations extérieures politico-militaires des Etats-Unis.

<sup>83</sup> La supériorité militaire des "boys" de l'US Army, une des expressions de la puissance des Etats-unis étant alors mise à mal par une armée de mal-nourris, en guenilles et à la technologie rudimentaire, Arendt évoque l'incompétence militaire et morale de l'armée. On peut penser que, selon elle, il n'y aurait eu rien à dire si les Nord-Vietnamiens avaient été vaincus, sans difficultés, sans mensonges, – sans atrocités sur les civils ? – par l'US Army...

*« La constitution est l'obstacle qui empêche d'accomplir certaines choses – par exemple, une guerre impérialiste. L'armée, telle qu'elle est aujourd'hui s'est montrée totalement incapable tant sur le plan militaire que sur le plan moral. Le peuple lui-même – dans toutes ses couches – ne veut rien d'autre que sortir de la guerre. Si l'on voulait transformer l'Amérique en pays véritablement impérialiste, il faudrait abroger la Constitution... »<sup>84</sup>*

Comme dans l'exagération traditionnelle des théoriciens libéraux concernant l'autonomie du politique à l'égard de l'économique, il y a dans la deuxième phrase une exagération de l'autonomie du militaire par rapport au politique. C'est une négation de la nature politique de la guerre qui accompagne ici ce singulier entêtement à évacuer l'histoire concrète au profit d'un formalisme juridique qu'on attribuerait, plutôt qu'à une adhésion idéologique certaine, soit à l'abstractionnisme assez courant en philosophie, où les concepts finissent, en apparence, par mener une existence tout à fait indépendante du concret dont ils sont abstraits ; soit à la fétichisation du droit caractéristique de l'intelligentsia et de la société états-uniennes. Pourtant Arendt, en tant qu'analyste partisane de la liberté, n'aurait pas considéré le régime de Staline comme non totalitaire, du simple fait de la constitution soviétique, « *la plus belle constitution du monde* » selon certains. Son fétichisme constitutionnel est d'ailleurs opposable au réalisme exprimé par certains de ses compatriotes, parmi lesquels des analystes prestigieux, qui présentent la guerre comme vitale pour l'économie nationale :

*« Loin de constituer une brèche de “gaspillage” dans l'économie, les dépenses de guerre, si on les considère d'un point de vue pragmatique, ont été un facteur positif dans l'accroissement du produit national brut comme dans celui de la productivité individuelle. Un ancien secrétaire à la Défense a exprimé cette idée avec précaution, en disant : “S'il existe, comme je le suppose, une relation directe entre le pouvoir stimulant que comportent de grandes dépenses d'armement et une augmentation substantielle du taux d'accroissement du produit national brut, cela provient simplement du fait que les dépenses militaires per se peuvent être favorisées exclusivement pour des motifs économiques [...] en tant que stimulant du métabolisme national”.*<sup>85</sup> »

La motivation économique, évacuée par la philosophe, est ici remise à l'honneur, contrairement à la conception courante de l'endiguement, qu'elle reprend sans discernement. Sa conception idéaliste ou idéologique libérale du politique l'empêche d'articuler l'économique, le politique et l'idéologique, comme si la progression du communisme en Asie n'aurait pas affecté l'accumulation du capital états-unien dans la région, la réduction du marché d'exportation états-unien, en plus des intérêts qui devaient être préservés au Vietnam et qui sont évoqués dans certains documents<sup>86</sup>. La confidentialité de ceux-ci n'empêchait pas de relever les enjeux économiques directs ou indirects (caoutchouc naturel, charbon, étain, fer, pétrole, approvisionnement du Japon – sous surveillance militaire états-unienne à partir d'Okinawa...) de la domination impériale états-unienne en Asie du Sud-Est, source d'inspiration de la « *théorie des dominos* » d'Eisenhower.

La détermination arendtienne à éviter l'économisme la rend prisonnière du cadre de la pensée impériale moderne et de son traditionnel mensonge transcendantal, dont l'une des caractéristiques est une certaine résistance aux faits historiques, comme le rappelle le philosophe et théologien camerounais Eboussi Boulaga :

---

<sup>84</sup> H. Arendt, « Assistons-nous à la seconde phase de la révolution démocratique ? Symptôme des crises de la démocratie occidentale. Exemple de départ : les Etats-Unis », in *Edifier un monde. Interventions 1971-1975*, Paris, Seuil, 2007, (p.15-49), p. 26, pour la citation.

<sup>85</sup> J. K. Galbraith alias H. McLandress (préface), Leonard C. Lewin (introduction) *La paix indésirable ? Rapport sur l'utilité des guerres*, Paris, Calmann-Lévy, 1968 [édition originale américaine : 1967 ; traduction de Jean Bloch-Michel], p. 96-97.

<sup>86</sup> Cf. par exemple la « Déclaration des USA sur les objectifs à atteindre dans le Sud-Est asiatique » (1952), in *Le Dossier du Pentagone*, Paris, Albin Michel, 1971, p. 54-59. En 1975, H. Arendt réitère cette conception de la guerre sans motivation économique, en la justifiant par « *le besoin qu'avait cette superpuissance de se créer une image qui convaincrat le monde qu'elle était la “puissance la plus formidable sur Terre”* », « Retour de bâton », in Hannah Arendt, *Responsabilité et jugement*, Paris, Payot, 2005 [édition originale : New York, Schocken Books, 2003], (p. 281-298), p. 287 pour la citation.

« Le mensonge est transcendantal au sens strict du terme, tel que Kant l'entend : **“J'appelle transcendantale toute connaissance qui, en général, s'occupe moins des objets que de nos concepts a priori des objets... J'entends par exposition transcendantale l'explication d'un concept considéré comme un principe considéré capable d'expliquer d'autres connaissances...”** (...). Le mensonge transcendantal est considéré comme le principe ou la condition de possibilité des mensonges donnés à se constituer en une totalité systématique. Il n'est pas comme le mensonge isolé, local, que l'on peut démasquer en montrant le disparate ou la faille qu'il introduit dans la régularité et la cohérence des choses ou dans leur enchaînement... Il ne disparaît pas quand on prend conscience de son imposture, comme il en va du mensonge “grossier” ou subtil. Pour paraphraser Kant, le mensonge transcendantal, au contraire, ne cesse pas, même après qu'on l'a découvert et que la critique en a clairement montré le néant. Il est invincible, contraignant, indépassable, même pour ceux qui en usent et à qui il profite. Ils sont eux-mêmes prisonniers de son système, de son vocabulaire, de ses schèmes, des limites de sa conceptualisation et de son imaginaire.<sup>87</sup> »

Ce qui dans le cas d'espèce ne peut que s'accompagner d'un mépris pratique ou concret pour les dominés rendant problématique sa réputation de défenseure théorique des « *parias* », des « *superflus* » dont pourtant le Tiers-Monde constitue déjà un grand réservoir, et qui sont produits par la domination impériale dans laquelle s'inscrivent l'incompétence et la corruption qu'elle évoque de façon quasi essentialiste, comme nous l'avons relevé plus haut. Il est ainsi logique qu'Arendt ne se prive pas d'une autre sortie méprisante concernant le Tiers-Monde qui n'est pour elle qu'« *une idéologie, une illusion... Allez dire à un Chinois qu'il fait partie du même monde que le membre d'une tribu bantoue et vous serez surpris par sa réaction. Seuls ont un intérêt politique évident à affirmer l'existence du tiers monde les peuples qui se trouvent situés au plus bas niveau – c'est-à-dire les Noirs africains. Dans leur cas, la chose est compréhensible ; tout le reste n'est que paroles creuses.* »<sup>88</sup> »

Passons d'abord sur le rapport de compatriotisme qui pouvait aussi être établi, à l'époque, entre des *natives* dans leurs réserves et les messieurs de Wall Street. Ensuite, sur cette marque de l'évolutionnisme ethnologique qu'elle avait déjà exprimé dans l'appréciation de l'étudiant kenyan dont l'intelligence l'avait surprise et qui est repris ici, à la fin des années 1960, par les expressions « *membre d'une tribu bantoue* » et « *peuples qui se trouvent situés au plus bas niveau – c'est-à-dire les Noirs africains* ». Comme nous l'avons déjà relevé, la philosophe politique néglige l'histoire en attribuant aux « *Noirs africains* » le monopole de l'intérêt politique « *à affirmer l'existence du tiers monde* », alors qu'en dépit de la dénomination « *conférence afro-asiatique* » le processus ayant conduit à la Conférence de Bandoeng n'a pas connu une grande participation africaine – à cause du statut de colonisés de presque tous les peuples d'Afrique subsaharienne. Par la suite, la dynamique dudit Tiers-Monde, après les “indépendances” africaines, n'a pas plus été portée par les nouveaux États africains que par ceux d'Asie ou d'Amérique centrale et méridionale. C'est comme si Arendt ne pouvait comprendre que la pratique impérialiste des puissances occidentales et la Guerre froide ait pu être un facteur d'identification des trois continents, malgré la différence des niveaux de « *sous-développement* ».

Si l'idéalisme qui sous-tend cette construction d'un Tiers-Monde « *n'est que paroles creuses* » pour la philosophe, en dépit de la création, par exemple, de la CNUCED, il n'en est pas autant pour les stratèges impériaux sensibles à toute manifestation de souveraineté nationale des États dudit Tiers-Monde – dont ceux des « *peuples qui se trouvent situés au plus bas niveau* » – qu'ils étouffent par tous les moyens. Ce que prouve, entre autres, la mésaventure politique de l'auteur de *Le néo-colonialisme*,

---

<sup>87</sup> F. Eboussi Boulaga *Les conférences nationales en Afrique noire. Une affaire à suivre*, Paris, Karthala, 1993, p. 105-6. Par ailleurs : « *On n'est pas libre à l'égard de ses fétiches : ils vous possèdent plus que vous ne les possédez* », *idem*, p. 103.

<sup>88</sup> H. Arendt, « *Politique et révolution* », in *Du mensonge à la violence*, *op. cit.*, p. 218. Cette sorte de mépris arendtien à l'égard de l'Afrique est aussi exprimée dans un passage du même ouvrage, à propos du swahili dont la définition est citée avec une certaine assurance et méconnaissance eurocentriques : « *... swahili (forme de langage périmé du XIX<sup>e</sup> siècle que parlaient des Arabes caravaniers trafiquants d'ivoire et d'esclaves, mélange hybride de dialecte bantou et de larges emprunts au vocabulaire arabe (cf. Encyclopaedia Britannica, 1961) », « Appendices », p. 199.*

*dernier stade de l'impérialisme*, un philosophe<sup>89</sup> et président ghanéen Kwame Nkrumah. Ce dernier a été, de 1946 à 1960, le chantre réputé du panafricanisme et du tiers-mondisme (ou du non-alignement)<sup>90</sup>. Ayant effectué sa formation universitaire principale aux Etats-Unis<sup>91</sup> et ayant séjourné longuement dans le pays, il a également constitué l'une des pièces maîtresse du dispositif politique états-unien en Afrique subsaharienne, de la fin des années 1950 (sous Eisenhower) au début des années 1960 (sous Kennedy)<sup>92</sup>.

Le Ghana nouvellement indépendant est, en effet, bien plus que la semi-colonie états-unienne du Libéria, la porte d'entrée diplomatique des Etats-Unis d'Amérique en Afrique subsaharienne (hors Afrique australe britannique) engagée dans le processus analysé *a posteriori* de décolonisation. Cependant, les bonnes relations entretenues avec Nkrumah (Premier ministre du Ghana en 1957, président en 1960) par les présidents Dwight Eisenhower – qui l'invite officiellement en 1958 – et John Kennedy – qui l'invite officiellement en 1961 – ne sont pas dépourvues d'ambitions de domination. En effet, l'*establishment* états-unien, obsédé par le communisme qui serait selon lui tapi dans toute affirmation de souveraineté nationale, ne tolère pas le non alignement de Nkrumah aux diktats de la guerre froide. Ainsi Nkrumah établit-il des relations diplomatiques avec les deux camps en présence.. Par ailleurs, son panafricanisme, à la différence du panarabisme de Nasser (diabolisé depuis la Crise de Suez), a un impact sur la politique interne états-unienne demeurée raciste à l'égard des descendants d'esclaves africains. En effet, depuis son séjour académique aux Etats-Unis, Nkrumah entretient des relations avec des activistes négro-états-uniens (W. E. Du Bois, Martin Luther King Jr. , Malcolm X...) qui s'intéressent à l'autonomie, puis à l'indépendance du Ghana en particulier, de l'Afrique en général, et en font un stimulant pour la lutte contre les discriminations raciales et pour les droits civiques aux Etats-Unis.

Dès l'automne 1962, les relations se dégradent au fil de l'affirmation par Nkrumah de la volonté d'une souveraineté nationale effective du Ghana, en politique intérieure – contre l'emprise économique britannique, par exemple – et étrangère. C'est de cette expérience de relations internationales concrètes, également marquée par l'assassinat du Premier ministre congolais Patrice Lumumba (1961)<sup>93</sup>, articulée aux tensions internes à la « classe politique » ghanéenne, que résulte *Le néo-colonialisme, dernier stade de l'impérialisme*.

Dans cet ouvrage au titre léninien, malgré quelques illusions sur le « bloc socialiste », Nkrumah procède à une démonstration, très documentée, de la persistance du phénomène impérial en Afrique, au cœur de son analyse, en Amérique centrale et méridionale et en Asie ; son approche se distingue ainsi radicalement de celle d'Hannah Arendt dans la préface évoquée ci-dessus.. Cependant, selon Nkrumah, cette forme de domination est différente du colonialisme classique, tout en demeurant une domination multidimensionnelle ou globale :

*« L'essence du néo-colonialisme, c'est que l'État qui y est assujéti est théoriquement indépendant, possède tous les insignes de la souveraineté sur le plan international. Mais en réalité, son économie, et par conséquent sa politique, sont manipulées de l'extérieur. »*

---

<sup>89</sup> Le statut de philosophe est ordinairement accordé à Nkrumah qui est docteur en philosophie et auteur d'un ouvrage classé comme philosophique *Consciencism. Philosophy and Ideology for Decolonization*, New York, Monthly Review, 1964.

<sup>90</sup> Concernant le non-alignement de Nkrumah et son penchant pro-états-unien, on peut se fier à l'appréciation de la Conférence panafricaine d'Accra de décembre 1958 par l'ambassadeur de France au Ghana, cf. « M. de Guiringaud, Ambassadeur de France à Accra, À M. Couve de Murville, Ministre des Affaires étrangères. Accra, 1<sup>er</sup> janvier 1959 », Ministère des Affaires étrangères, *Documents diplomatiques français*, 1959, tome 1 (1<sup>er</sup> janvier – 30 juin), Paris, Imprimerie nationale, 1994, p. 2-11. Par ailleurs, une phrase de 1963 illustre ce non-alignement : « *Le grand barrage d'Akosombo est financé par le Ghana, la Grande-Bretagne, les Etats-Unis et la Banque internationale, tandis qu'un accord a été conclu avec l'Union soviétique pour les plans et la construction du barrage de Boui* », Nkrumah, *L'Afrique doit s'unir*, Paris, 2009 [Londres, 1963 ; Paris, 1964], p. 142.

<sup>91</sup> Nkrumah, *The Autobiography of Kwame Nkrumah*, Edinburgh, Thomas Nelson and Sons Ltd, 1957, p. 24-34, 157-168.

<sup>92</sup> Cf. Cécile Laronce : *Nkrumah, le panafricanisme et les Etats-Unis*, Paris, Karthala, 2000, 325 p., bien qu'elle soit antérieure à la déclassification, en 2001, de certaines archives des *Foreign Relations of the United States* auxquelles nous allons nous référer.

<sup>93</sup> Nkrumah, principal médiateur africain au début de la Crise du Congo, en 1960-1961, y a été confronté à la duplicité des puissances occidentales en général, des Etats-Unis en particulier, concernant le respect de la souveraineté nationale des États nouvellement indépendants et leur compréhension du rôle des Nations unies, de la « communauté internationale ».

*Cette manipulation peut revêtir des aspects divers.*<sup>94</sup> »

Cet avatar de la domination coloniale a des aspects « économiques ou monétaires »<sup>95</sup> dont « l'aide » conditionnée ne relève pas, quoi qu'en pense Arendt, de la générosité<sup>96</sup>. Mais il revêt également des formes administratives (mise à disposition de fonctionnaires ou coopérants civils dans la haute administration), militaires (bases ou stationnement des troupes), syndicales<sup>97</sup>, culturelles (cinéma<sup>98</sup>, presse...) ou religieuses (évangélisme). Par ailleurs, la domination néo-coloniale peut être la perte par la puissance coloniale traditionnelle de son exclusivité :

*« Dans le cas du Vietnam du Sud, par exemple, la puissance impériale était la France, mais le contrôle est maintenant exercé par les États-Unis. Il est également possible que le contrôle néo-colonial soit exercé par un consortium d'intérêts financiers qui ne s'identifient à aucune nation en particulier. La domination du Congo par de grandes sociétés internationales le prouve. »*<sup>99</sup> »

« Sous couvert de "liberté" », ce « stade final » de la domination impériale est « peut-être le plus dangereux » par sa complexification. A la différence de sa collègue philosophe d'une envergure incontestable mais voguant plutôt dans l'empyrée, Nkrumah étaye sa thèse par des références historiques, faits et chiffres, qui démontrent que :

*« Au premier rang des néo-colonialistes, on trouve les États-Unis, qui ont longtemps dominé l'Amérique latine. »*<sup>100</sup> »

La même affirmation péremptoire mais exprimée sur le mode impersonnel avait été lancée par Nkrumah dans *L'Afrique doit s'unir* distribué à la Conférence des peuples africains du Caire (1961)<sup>101</sup>. Les États-Unis y apparaissaient comme les tenants du néo-colonialisme ; Nkrumah étayait sa déclaration en se référant à un propos « cynique » de l'économiste du Département d'État, Walt W. Rostow<sup>102</sup>. Aux yeux de l'administration états-unienne, le texte de Nkrumah est tout fait intolérable, comme en témoigne cet extrait d'un télégramme du Département d'État :

*"In Oct Pres. Nkrumah of Ghana published book entitled Neo-colonialism—The Last Stage of Imperialism, and gave copies to African chiefs of state attending OAU conference at Accra. Book contains unmistakably hostile charges against USG motives,*

---

<sup>94</sup> Kwame Nkrumah, *Le néo-colonialisme...*, p. 9. Nous nous référons à la dernière édition française (2009) qui est plus facile à trouver que la première.

<sup>95</sup> Cf. chapitre 16 sur les « Zones monétaires et banques étrangères », p. 225-232.

<sup>96</sup> Selon Nkrumah, « L' "aide" est donc pour un État néo-colonial simplement un crédit doué d'un mouvement de va-et-vient, payé par le maître néo-colonialiste, passant par l'État néo-colonial, et revenant au maître sous forme de bénéfices accrus », *op. cit.*, p. 14. Il ne s'en tient pas à la seule aide bilatérale, ainsi évoque-t-il les institutions de l'« aide multilatérale » : Fonds monétaire internationale, Banque mondiale, International Finance Corporation, International Development Association, p. 248.

<sup>97</sup> *Idem*, p. 249-251.

<sup>98</sup> « Même les scénarios des films d'Hollywood sont des armes. Il suffit d'écouter les applaudissements des spectateurs africains quand des héros hollywoodiens massacrent les Indiens ou les Asiatiques pour se rendre compte de la puissance d'un tel moyen. En effet dans les continents en voie de développement où l'héritage colonialiste a laissé une grande majorité d'illettrés, même le plus petit enfant est atteint par le message contenu dans les histoires de sang et de violence venues de Californie », *idem*, p. 251.

<sup>99</sup> *Idem*, p. 10. Cf. aussi, ch. 3 : « La finance impérialiste », p. 53-65 ; ch. 15 : « Pressions économiques sur la République du Congo », p. 217-223. Concernant les États-Unis et l'assassinat de Lumumba, cf. le chapitre III "Assassins Plannings and Plots. A Congo", d'*Alleged Assassination Plots Involving Foreign Leaders. An Interim Report of The Select Committee to Study Governmental Operation*, (couramment désigné comme "Rapport Church", du nom du président de la commission sénatoriale, Franck Church), Washington, US Government Printing Office, 1975, p. 13-70, 255, 263.

<sup>100</sup> *Idem*, p. 245. Cf. aussi le chapitre 4 : « Le capitalisme de monopole et le dollar américain », p. 67-82.

<sup>101</sup> K. Nkrumah, *L'Afrique doit s'unir*, p. 166-167.

<sup>102</sup> *Idem*, p. 212-213.

*actions, and intentions and is clear and comprehensive statement of Nkrumah's fundamental anti-Western, anti-US bias.*<sup>103</sup>”

Une réaction tout à fait logique de la part de l'administration états-unienne, qui ne produit aucune déconstruction de l'étude de Nkrumah mais préfère recourir, de concert avec l'État britannique, à l'arme de l'asphyxie financière – le gel des prêts nécessaires au financement des projets en cours d'exécution – et au soutien actif de l'opposition civile – persécutée par Nkrumah – et militaire ghanéenne pour mettre un terme au régime de Nkrumah. Ce qui contraint ce dernier à solliciter davantage l'aide – plus effective militairement qu'économiquement – du bloc communiste, comme l'avaient fait avant lui Nasser (pourtant anti-communiste) et Lumumba, dont les conséquences furent tragiques pour ce dernier... Les documents officiels états-uniens, déclassifiés au début des années 2000, confirment les craintes de Nkrumah – au-delà de sa paranoïa d'autocrate – concernant la préparation d'un coup d'État contre lui par la CIA<sup>104</sup>. Ainsi, par exemple, cet extrait du mémorandum d'une discussion, à Washington, sur la situation au Ghana, entre Dean Rusk, Secrétaire d'État du Président Lyndon Johnson, et John A. McCone directeur de la CIA<sup>105</sup>:

*“Advised the Secretary that I felt the substantial aid programs, including the Volta Dam and the Aluminium Project should be reviewed in view of Nkrumah's attitude and that I thought that he might have a sensitive situation on the Hill unless this was done. The Secretary asked whether General Ankrah might no take over. I stated that we had no indication, observed the General had no political ambition and thought that if it was desired to develop something, we might work with the British on a joint program. No decision was reached. I suggested this be discussed with Home and Butler while they are here.”*

La note 2 de ce document répond à une question relative aux ambitions politiques du Lieutenant-Général Joseph A. Ankrah, qui sera le co-auteur du putsch contre Nkrumah en février 1966<sup>106</sup> :

*“McCone and Rusk had reviewed the Ghana situation on February 6. According to McCone's memorandum for the record, Rusk 'raised the question of the ability of General Ankrah to take over the government.' McCone replied that 'the General, in our opinion, was well respected in Ghana, but not inclined to accept responsibility.' Rusk asked McCone to explore this prospect fully and report to him.”*

Les autres documents déclassifiés, postérieurs au renversement de Nkrumah et à son remplacement par une junte militaire – selon la méthode établie en Amérique centrale et méridionale et adaptée au Congo, avec l'accès au pouvoir du colonel Joseph-Désiré Mobutu – confirment l'analyse de Nkrumah. Il a été victime du néo-colonialisme, l'alliance américano-britannique justifiée par l'anticommunisme partagé par des fractions de l'élite civile et militaire ghanéenne, effrayées par son tournant socialiste. Dans l'élaboration de son panafricanisme, tel qu'il apparaît dans la première version du *Consciencisme* (1964), voire dans *Le néo-colonialisme...*, Nkrumah, encore attaché à

---

<sup>103</sup> Document 256 : Circular Telegram From the Department of State to Embassies in Africa, Washington, November 23, 1965, 7 : 26 p.m. Source : Department of State, Central Files, POL 15-1 GHANA. Confidential. Drafted by Officer in Charge Ghana Affairs Robert P. Smith, and Hendrick Van Oss of AFW ; cleared by Trimble, Donald J. Kent of AF/P, Robert F. Andrew of INR/RAF, and Ben Thirkeild of P/ON. Approved by Williams. Repeated to London... [Subject :] *Nkrumah's Book.* », *FRUS 1964-68*, Vol. XXIV: Africa, Ghana ; disponible sur : [http://www.state.gov/www/about\\_state/history/vol\\_xxiv](http://www.state.gov/www/about_state/history/vol_xxiv), dernière consultation, février 2007. Tous les documents numérotés cités par la suite sont extraits de ce volume des *FRUS*. La lecture de ces documents complète celle du dernier chapitre (14) de l'ouvrage de S. G. Ikoku, *Le Ghana de Nkrumah. Autopsie de la 1<sup>re</sup> République (1957-1966)*, Paris, Maspéro, 1971, (234 p.), p. 221-227.

<sup>104</sup> Le putsch s'est réalisé dans une ambiance qui rappelle celle préconisée par un officier de l'OTAN dans un article de la *General Military Review*, de 1957, cité par Nkrumah dans *L'Afrique doit s'unir*, p. 222.

<sup>105</sup> Document 236, *op. cit.*

<sup>106</sup> Nkrumah est renversé alors qu'il effectue un voyage en Asie (Chine, puis Vietnam) en vue de contribuer, en sa qualité de co-leader du Tiers Monde, à la cessation du conflit au Vietnam.

l'idéologie d'une Afrique essentiellement communautaire, n'intègre pas la dimension de classe. Ce qu'il ne fera que plus tard, après son renversement, dans *La lutte des classes en Afrique* (1970), où toutefois le rapport de la « bourgeoisie indigène » au néo-colonialisme est encore compris de façon mécaniste, instrumentaliste, plutôt qu'en considérant, à l'instar de Frantz Fanon, ladite bourgeoisie indigène, comme une composante locale du néo-colonialisme, dont les intérêts sont structurellement liés, bien que différenciés, à ceux des bourgeoisies étrangères.

L'alignement pro-occidental du Conseil de Libération Nationale instauré par les putschistes est confirmé presque immédiatement par le Lieutenant Général Ankrah dans une lettre au président Johnson, datée du 24 mars 1966. Il y est question, avec une clause de style sur la souveraineté de son régime, d'allégeance au camp occidental et d'admiration pour le modèle états-unien :

*"We are determined to remove all traces of alien ideological influence from our country and improve relations with our traditional Western friends, among whom we count the people of the United States... You can depend on me, my Government and the people of Ghana to support your democratic principles and your way of life. As a great Power, we know you do not want us to play the role of a puppet state, but at least following your example, we can re-educate our children to admire the glories of real democracy. To be able to do this, we definitely need your help and encouragement."*  
(Document 261)

Ce que confirme W. W. Rostow, auteur référentiel, jusqu'à nos jours, de l'évolutionnisme économique et conseiller spécial de Johnson à l'époque, particulièrement intéressé par le Ghana:

*"In terms of short-term politics, this government is very pro-American and it is very much in our interests to help it along. In the broader sweep, helping Nkrumah's successors to clear away the wreckage will go down very well in Africa and Throughout the less developed world."* (Document 266)

Comme s'il fallait convaincre davantage le président états-unien, l'ambassadeur des Etats-Unis au Ghana ajoute :

*"Ankrah is a great admirer of President, and during Under Secretary's visit General expressed once again his vigorous and strong support for President's Vietnam policy."*  
(Document 267)

Pour preuve de cette opposition du nouveau régime ghanéen au non-alignement qui avait poussé Nkrumah à vouloir contribuer à l'instauration de la paix au Vietnam, le cadeau fait à l'US Air Force – par « le membre d'une tribu bantoue » hostile au Tiers-Monde et se considérant plutôt du même monde ou camp que les Etats-Unis d'Amérique :

*"Ankrah might mention his personal gift to you of a Soviet ZU-23 aircraft weapon, a sizeable sample of Soviet ammunition, and other intelligence finds. These have been extremely valuable to us, particularly in Vietnam. Even if he doesn't mention it, you'll want to thank him for this extraordinary gift."*

Mais, contrairement à la lecture anti-économique de l'impérialisme par Arendt, cet intérêt états-unien pour le Ghana, ayant entraîné une ingérence dans la politique intérieure de cet État souverain, violation indirecte de ladite souveraineté, n'est pas dépourvu de dimension économique. Le document 267 l'atteste ; il y est notamment question du barrage de la Volta, du cacao, en bref de la nécessité de mettre un terme à l'asphyxie financière en apportant de l'aide au nouveau régime. Comme l'exprime assez clairement l'économiste Rostow, confirmant ainsi l'analyse faite par Nkrumah et qui avait été considérée comme inamicale :

*"Ghana is the largest cocoa producer in the world. We are the largest consumer. We've been working for several years to get a cocoa agreement which will stabilize*

*Ghana's foreign exchange earnings and head off the tendency to grow more cocoa than the world market will support. We had word last week that terms have finally been worked out in Geneva so that an agreement can be submitted for final negotiation next month.*" (Document 271, secret, destiné au Président Johnson)

Ce putsch antérieur à la deuxième édition de *L'impérialisme* n'est pas le produit d'une simple querelle entre tribus ou ethnies africaines, ghanéennes en l'occurrence, comme le soutiendrait la pensée politique évolutionniste, courante chez les africanistes et à laquelle semble adhérer Arendt. Il s'inscrit dans une sorte d'offensive états-unienne contre les régimes nationalistes du Tiers-Monde voulant alors d'une véritable souveraineté nationale leur permettant de coopérer avec les deux camps protagonistes de la Guerre froide, en refusant la « corruption » maquillée sous la forme de l'« aide ». Tel peut être le sens du rapprochement établi entre la situation au Ghana et en Indonésie dans un autre document, un mois après le putsch contre Nkrumah :

*"[Here follows a paragraph on Indonesia.]*

*The coup in Ghana is another example of a fortuitous windfall. Nkrumah was doing more to undermine our interests than any other black African. In reaction to his strongly pro-Communist leanings, the new military regime is almost pathetically pro-Western.*" (Document 260, confidentiel, destiné au Président Johnson)

Le "another" se rapporte au début tragique<sup>107</sup>, à l'automne 1965, du putsch rampant en Indonésie, du Général Suharto contre le président Sukarno (hôte de la Conférence de Bandoeng en 1955). Le soutien logistique apporté par l'ambassade états-unienne à Djakarta et la CIA à l'armée de Suharto pendant sa répression des communistes, puis dans l'éviction graduelle (1965-1968) de Sukarno, suivie d'une longue dictature militaire, ne fait l'objet d'aucun doute de la part des historiens avisés de la politique extérieure des Etats-Unis<sup>108</sup>. Ce ne serait pas faire de l'économisme que d'alléguer l'intérêt états-unien pour le pétrole indonésien, d'ailleurs clairement évoqué dans la « Déclaration des USA sur les objectifs à atteindre dans le Sud-Est asiatique » de 1952<sup>109</sup>. Arendt ne pouvait, à la fin des années 1960, ignorer l'emprise états-unienne sur l'Indonésie, un succès par opposition à sa mésaventure vietnamienne.

## Conclusion

Qu'Hannah Arendt soit une grande penseuse du XXe siècle est indéniable. Toutefois l'humanisme dont sa pensée est porteuse est assez relatif, lorsqu'on compare ses analyses sur le racisme et l'impérialisme coloniaux et post-coloniaux avec certains de ses contemporains jouissant d'un bien moindre prestige, sur la scène intellectuelle mondiale en général, et le monde académique en particulier<sup>110</sup>. Loin d'être des penseurs ou des acteurs politiques irréprochables, Césaire et Nkrumah<sup>111</sup>, dont les réflexions demeurent très liées à leurs vies concrètes, nous paraissent plus perspicaces pour tenter de saisir ces phénomènes ; alors que la pensée plus abstraite d'Arendt n'échappe pas à cette tradition qu'évoquait en son temps Alexis de Tocqueville :

*« En Amérique, la majorité trace un cercle formidable autour de la pensée. Au-dedans de ces limites, l'écrivain est libre ; mais malheur à lui s'il ose en sortir. Ce n'est pas qu'il ait à craindre un autodafé, mais il est en butte à des dégoûts de tous genres et à des*

---

<sup>107</sup> Les victimes de la répression, des communistes indonésiens, par l'armée dirigée par Suharto se comptent par centaines de milliers.

<sup>108</sup> Cf. par exemple John Prados qui évoque l'Indonésie comme l'un des terrains d'opération de la CIA dès la préface et au chapitre 15 de son livre *Safe for Democracy. The Secret Wars of The CIA*, Chicago, Ivan R. Dee, 2006, 697 p ; Peter Dale Scott, « The United States and the Overthrow of Sukarno, 1965-1967 », *Pacific Affairs*, Vol. 58, N° 2 (Summer, 1985), p. 239-264, disponible en ligne : <http://www.jstor.org/stable/2758262>, dernière consultation le 9 février 2010.

<sup>109</sup> *Pentagon papers, op. cit.*

<sup>110</sup> En son temps, John Locke pouvait théoriser sur la liberté tout en étant actionnaire de l'entreprise de traite négrière *Royal African Company*.

<sup>111</sup> Cf. C. L. R. James, *Kwame Nkrumah and the Ghana Revolution*, London, Allison & Busby, 1977, où l'auteur critique sans complaisance la dérive autoritariste de Nkrumah, après avoir été l'un de ses mentors.

*persécutions de tous les jours. La carrière politique lui est fermée : il a offensé la seule puissance qui ait la faculté de l'ouvrir. On lui refuse tout, jusqu'à la gloire.*<sup>112</sup> »

C'est ainsi que dans le contexte de la « Red Scare » ou de la Guerre froide, la pensée d'Arendt se conforme à la grille de lecture officielle qui assimile anti-racisme et communisme et nie l'existence d'une tradition impérialiste des Etats-Unis d'Amérique – identifiés à la Liberté. Ce que n'infirme pas sa critique du mensonge officiel sur la guerre du Vietnam, révélé par les *Pentagon Papers*. À quoi s'ajoutent sa reprise des préjugés drainés par la domination coloniale et postcoloniale des peuples non européens, participant ainsi à la reproduction d'une conception sélective ou réductionniste de l'humanisme ou du cosmopolitisme. Ceux-ci demeurent alors compris dans le cadre d'une humanité hiérarchisée, reflet de l'état de choses existant et pourvue comme d'une essentialité, qui aboutit à l'exclusion théorique d'une partie de l'humanité, en l'occurrence les postcolonisés/es du Tiers-Monde en général, les Africain/es en particulier, du cadre de l'élaboration conceptuelle. Comme si, l'humanisme pouvait être partiel, au tiers ou aux deux tiers, par exemple. Il s'agit d'un humanisme provincial, dans l'acception de Dipesh Chakrabarty :

*« Provincialiser l'Europe, c'était justement découvrir comment et en quel sens des idées européennes universelles étaient également simultanément issues des traditions intellectuelles et historiques particulières qui ne pouvaient prétendre posséder une validité universelle. C'était poser la question du lien rattachant la pensée à son lieu. La pensée peut-elle transcender ses lieux d'origine ? Ou ces lieux laissent-ils leur empreinte sur elle au point de remettre en question l'idée de catégories purement abstraites ? »*<sup>113</sup>

En effet, dans les post-colonies en général, en Afrique en particulier, cet humanisme à géométrie variable que reproduisent de nos jours les intellectuel/les organiques de la phase actuelle de la phase actuelle de la mondialisation, suscite toujours de la colère.

#### Bibliographie indicative :

- Hannah Arendt, *Les origines du totalitarisme. L'impérialisme*, Paris, Seuil, 2006 [1951].
- Hannah Arendt, *Du mensonge à la violence. Essais de politique contemporaine*, Calmann-Lévy/Presses Pocket «Agora », 1972 [1969-1972].
- Hannah Arendt, « Réflexions sur Little Rock » (1959), in Arendt, *Responsabilité et jugement*, Paris, Payot, 2005 [2003].
- Aimé Césaire, *Discours sur le colonialisme*, Paris, Présence Africaine, 1955.
- Kwame Nkrumah, *Le néo-colonialisme, dernier stade de l'impérialisme*, Paris, Présence Africaine, 2009 [1965].

---

<sup>112</sup> Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, I, deuxième partie, p. 85, édition en ligne : [http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques\\_des\\_sciences\\_sociales/index.html](http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html)

<sup>113</sup> Dipesh Chakrabarty, Préface à l'édition de 2007 de *Provincialiser l'Europe. La pensée postcoloniale et la différence historique*, Paris, éd. Amsterdam, 2009 [Princeton University Press, 2000, traduit de l'américain par Olivier Ruchet et Nicolas Vieillescazes], p. 20-21.